5e Année. — N° 9 Abonnements d'un an: 15 francs. — De 6 mois: 8 francs. — De 3 mois: 4 francs. 26 Février 1933.

# CŒURS VAILLANTS

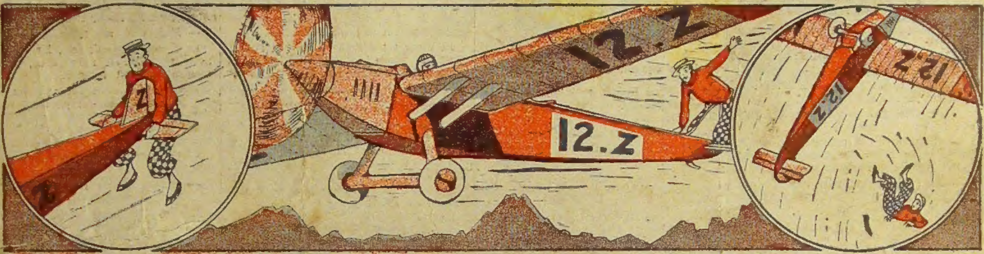
a cœurs vaillants rien d'impossible.

Nouvelle Série -- Hebdomadaire.
Adr: 82 R. de l'Université PARIS 7e
Tel: Littré 49-95 et Néguin 1223-59

## LES AVENTURES DE CÉSARIN PITCHOUNET

### Le looping de la mort

*Entraîné, malgré lui, dans des aventures plutôt mouvementées, Césarin, qui déteste au plus haut point tous les voyages, se voit, par une malchance persistante, embarqué sur un bateau pirate, puis expédié dans un sac vers l'intérieur du Riff. Finalement il s'accroche à la queue d'un avion qui s'en va dans la direction du lac Tchad. La position est extrêmement critique.*




L'avion avançait toujours mais, s'il prenait de plus en plus de vitesse, par contre, il ne pouvait réussir à prendre de l'altitude. Césarin gênait les commandes. Arthur Volovant, intrigué, se retourna. A sa grande stupeur, il vit notre héros qui, dans un effort surhumain, avait réussi à monter sur les ailerons de l'appareil. « Qui êtes-vous ? » lança l'aviateur. « Je suis un pauvre type de Marseille qui voudrait bien revoir, encore une fois, la Canebière », répondit Césarin. Arthur Volovant était audacieux autant qu'acrobate et amateur effréné de bilboquet. Sans rien répondre, il amorça brusquement un « looping ». Naturellement, Césarin poussa un grand cri et tomba dans le vide. L'avion continua sa course à une vitesse vertigineuse.




Césarin, à moitié étouffé par cette descente, recommandait déjà son âme à Dieu, tout en cherchant à mettre la main sur la petite médaille de Notre-Dame de la Garde qui l'avait protégé bien des fois. De son côté, Arthur Volovant revenait à toute vitesse sur notre héros. Plus rapide, l'avion eut tôt fait de rattraper Césarin dans sa chute, par une manœuvre habile, et notre ami vint brutalement choir dans le baquet arrière de l'avion. Arthur Volovant venait de réussir le plus beau « looping » de sa carrière et, Césarin, le baptême de l'air le plus audacieux exécuté par un aviateur amateur.

Après des émotions aussi fortes, les deux mains de nos amis ne manquèrent pas de se rencontrer avec effusion. « Croyez-moi, mon ami, Marseille vous élèvera sûrement un monument pour avoir protégé un de ses fils les plus chéris ! » Césarin allait un peu fort, mais on pardonne facilement à un Marseillais qui vient d'éprouver une telle secousse.




— Maintenant, si cela ne vous fait rien, ramenez-moi directement à Marseille ; vous ferez le troisième, ce soir, à la belote, au « Merlan qui fume », avec mon ami Marius.

Un éclat de rire lui répondit :

— Vous tombez mal, mon ami ; je ne m'arrête pas avant le lac Tchad. Après, ce sera avec plaisir.

Césarin s'affala au fond de la carlingue. L'avion continuait son chemin à une allure folle, salué au passage par les caravanes ou les sinistres bandes de pillards Touareg. Après une nuit passée au-dessus des sables, l'avion, soudain, survola une région mystérieuse peuplée de bêtes monstrueuses, s'ébattant dans de majestueuses rivières. L'Afrique, avec toute sa faune féroce et son décor enchanteur, saluait notre ami Césarin qui allait bientôt faire connaissance avec elle !

# PETIT LOUIS

*RESUME*

*Un garçonnet d'une douzaine d'années, Petit Louis, s'apprêtait à partir en vacances avec ses petits camarades, mais, son papa tombant malade, il renonce, le cœur gros, sans doute, mais généreusement, à sa colonie pour soigner le malade.*

*Le jour de l'An, le directeur du patronage vient rendre visite à la famille Fouret.*

*Il fait partir toute la famille aux environs d'Embrun, pour que la santé du papa se rétablisse.*

*M. Verdelec, le patron de l'usine, l'accueille très aimablement.*

*Les deux fils de M. Verdelec sont de mauvais garnements. Robert, le plus jeune, sous l'emprise de Louis, revient à de bons sentiments.*

*On vient d'amener un blessé à l'hôpital d'Embrun. C'est Marcel Verdelec, le voleur de la région.*

*Louis aide M. le curé à réorganiser son patronage.*

*Pendant ce temps le blessé connu sous le numéro quinze continuait à se soigner.*

*M. Fouret et Louis suppriment tout ce qui peut le faire soupçonner.*

*Louis écrit à une riche Anglaise, dont il a retrouvé le sac volé, pour lui demander de sauver Marcel qui doit quitter l'hôpital. Elle l'emmène avec elle.*

*Voici maintenant la rentrée des classes. Marcel se repent. M. Verdelec sait toute son histoire.*

*M. Jacques vient en tournée dans le village.*

— Comme tu vois, c'est moi ! Tes lettres hebdomadaires m'amusaient fort. La dernière, où tu me parles de la défense de l'honneur de...

— Ne dites pas le nom, pas ici ! supplia Louis.

— C'est vrai !... il ne faut pas. Enfin, j'aime les gens que tu aimes et je viens auprès d'eux car ils souffrent.

— Ah ! Monsieur, c'est chic ce que vous faites. Et bien ! vous arrivez au bon moment. Venez avec moi.

— Je veux bien, mais j'allais retrouver Monsieur... mon ami, chez M. le curé qui l'avait fait demander, m'a dit sa femme.

— Venez ! Je vais tout vous dire !

Et, rapidement, à voix basse, tout en descendant la grand'route, Louis mit M. Jacques Fortand au courant des derniers événements. Quand il eut terminé, son interlocuteur l'approuva en disant simplement :

— Allons trouver ta mère, nulle mieux qu'elle ne peut remplir cette mission.

Mme Fouret fut décidée, dès qu'elle eut compris ce qui lui était demandé. Elle sortit aussitôt du pavillon en appelant Stan. Pour la première fois, ce dernier n'obéit pas et regarda M. Jacques en hésitant.

— Va, mon bon chien, tu es de service aussi ! lui dit ce dernier.

Alors, avec un regard, presque humain, de soumission, Stan gagna la porte sur les pas de sa bonne maîtresse.

L'entretien des deux mères dut être bien doux à leur cœur, car, lorsque M. Verdelec, au bras de son commanditaire, entra dans sa villa, le premier mot de sa femme fut pour lui dire :

— Quand partons-nous ?

Ce à quoi M. Fortand répondit :

— Demain, par l'express de sept heures, nous serons à Nice dans l'après-midi.

— Pourquoi pas ce soir, au train de 22 heures, à Veyres. Avec une auto nous y serons en moins d'une heure.

— Non ! répondit fermement M. Jacques, parce que j'ai besoin de vous parler auparavant.

Les deux époux, surpris, regardèrent celui dont toute leur fortune dépendait. Mais la vue de son visage souriant, empreint d'une mâle décision et d'une ferme bonté les rassura complètement.

— Je vous écoute, affirma M. Verdelec.

— Dinons d'abord, et... ma foi, pourquoi pas ? dînons tous ensemble... Nous fêterons ainsi le retour de l'enfant prodigue.

— C'est que, Monsieur, interrompit Robert qui délirait de joie à la pensée que Marcel était repentant et pardonné, c'est que, en fait de veau gras, vous avez grande chance de trouver la vache maigre de l'histoire sainte.

— Pas possible, avec deux débrouillards comme ton ami et toi, répliqua M. Jacques ! A l'ouvrage, les garçons.

Mme Fouret, toujours souriante, dit quelques mots à l'oreille de son fils qui ouvrit de grands yeux étonnés puis sauta de joie.

Sifflant Stan qui bondit derrière lui, entraînant Robert qui ne comprenait rien, il disparut en courant et le bruit de leur course retentit sur la route.

Poussant doucement M. et Mme Verdelec et M. Fortand dans le bureau du



**Porteurs chacun d'une lampe allumée.**

patron, Mme Fouret les invita gentiment à causer pendant qu'elle s'occuperait du dîner avec son mari.

— C'est que j'aurai besoin aussi de M. Fouret, fit remarquer M. Jacques.

— Alors, je ferai tout seule. Allez!

Naturellement, l'entretien roula sur l'avenir de Marcel. M. Jacques, « notre bienfaiteur », comme disait le père de Louis et comme répéta le père de Marcel, M. Jacques, très au courant de tous les événements, grâce aux lettres de Louis, était entré en relations avec Miss Bradley. Ils avaient convenu ensemble de ce qui pourrait être fait pour utiliser utilement le caractère indompté de Marcel.

Et cela, M. Jacques, averti de la fin de la crise d'hésitation du blessé, venait l'offrir aux parents.

Inutile de dire qu'ils acceptèrent aussitôt, bien qu'il en coûtât gros à leur affection de se séparer de leur fils pendant plusieurs années peut-être. Mais ils comprirent que l'avenir de leurs enfants était en la solution offerte qui permettait à Marcel de se refaire une vie honnête dans un pays neuf comme l'Australie, tout en facilitant le commerce des laines de son père et de son bienfaiteur. Quant à Robert et à Louis, exigeait M. Jacques, ils deviendraient, plus tard, les associés du cardage actuel et de la filature projetée.

M. Fouret voulut protester, ce fut M. et Mme Verdelec qui lui imposèrent silence tandis que M. Jacques souriait, heureux de ce beau sentiment de reconnaissance que bénissait le bon curé.

Et le tout se termina par un grand éclat de rire car, porteurs chacun d'un lampion allumé, Robert et Louis faisaient leur entrée dans le jardin, des paquets plein les bras, suivis de Stan solennel, l'anse d'un gros panier dans la gueule.

« Bravo ! mon chien, lui dit M. Jacques en le caressant. A qui vas-tu donner ton panier qui m'a l'air rempli de bonnes choses. Allons ! qui mérite le prix ? Cherche, Stan, cherche ! »

Le chien, de ses bons yeux intelligents, regarda son maître comme pour deviner sa pensée et alla poser son panier aux pieds de Mme Fouret, tandis que tous applaudissaient ce geste d'affection.

Le dîner fut des plus joyeux et l'on se sépara de bonne heure pour que les voyageurs puissent se reposer. M. Jacques fut l'hôte des habitants du pavillon, mais Stan ne consentit point à le suivre dans sa chambre. Montrant sa niche de pierre débordant de paille fraîche, il fit comprendre à son maître que le devoir lui ordonnait de rester là.

« Tu as raison, mon Stan, répondit M. Jacques. La vie au plein air te réussit pleinement. Tu as doublé de taille et fais un fameux chien. Bonsoir ! »

Le lendemain fut bien triste pour Louis. Toute la famille Verdelec avait accompagné M. Fortand et ne devait revenir que le samedi suivant au plus tôt.

Seul, sans son ami Robert, le jeune garçon faillit se laisser aller à un peu de lassitude décourageante, mais il lui suffit qu'Antoine vînt lui demander un avis, que quelques « gosses » nouveaux venus au Patro lui crient bonjour dans la rue pour que sa conscience reprenne son bel équilibre.

D'ailleurs, il lui fallut consoler Stan qui cherchait partout son premier maître et qui, pendant quelques jours, « pleurait » sur le seuil de la chambre où il était resté quelques heures au pavillon.

Ce fut encore Mme Fouret qui réussit le mieux à calmer le chagrin de la bonne bête et à l'obliger à s'alimenter.

Mais rien ne venait de Nice, aucune nouvelle et cependant M. Fouret ne quittait pas le bureau dans l'attente d'un message téléphonique annonciateur d'un heureux événement.

Les voyageurs étaient partis depuis trois jours quand le contremaître, répondant à un appel, eut la surprise de reconnaître la voix de M. Jacques dans son interlocuteur.

— Enfin ! ne put-il s'empêcher de dire.

— Eh, oui ! mon ami, répondit-on en riant. Enfin tout est arrangé... et bien.

— Oh ! tant mieux. Qu'allez-vous m'apprendre ?

— D'abord, répliqua malicieusement la voix, nous serons ce soir à Embrun.

— Ah ! tous ? Même...

— Non ! interrompit aussitôt M. Jacques. Pas lui... mais tous les autres, et bien heureux. Dites-le à votre excellente femme, à mon petit ami Louis et à M. le curé. Au revoir et à ce soir !

— Mais d'où me téléphonez-vous ?

Le silence répondit seul, l'interlocuteur avait raccroché le microphone, la communication était rompue.

La famille Fouret dut attendre l'arrivée de l'express du soir pour recevoir les voyageurs qui, le front rayonnant de joie, descendirent du train. M. Verdelec embrassa M. Fouret lui disant tout bas :

— J'ai retrouvé un fils... un bon fils, grâce à vous !

— Mais, monsieur ?

— Il n'y a plus de patron, mais un ami fidèle dans la joie, comme vous l'avez été dans la tristesse.

Et, de son côté, Mme Verdelec faisait de semblables confidences à Mme Fouret.

— Et M. Jacques ? questionna Louis.

— Parti directement pour Paris pour ses affaires, lui répondit Robert. Ah ! si tu savais ce qu'il a encore fait pour nous tous !

— Quoi donc ?

— Le lendemain de notre arrivée à Nice, il nous a conduit à la clinique où nous avons pu voir Marcel. Mon frère s'est jeté dans les bras de papa, de maman. Il m'a pris la tête ensuite et m'a embrassé sur ma cicatrice, tu sais, celle qu'il m'a faite. Et puis miss Bradley m'a emmené promener au bord de la mer. Quand je suis revenu, mes parents et Marcel écoutaient attentivement M. Fortand qui expliquait quelque chose que je n'ai pas bien compris, mais que miss Bradley devait connaître car elle approuvait de la tête.

« Et puis Marcel a parlé à son tour. Ce qu'il a dit, c'était beau comme un sermon de M. le Vicaire... Je n'ai pas tout compris. Il parlait d'expiation, de sacrifices et la dame anglaise ouvrait des yeux et faisait des mines cocasses comme celles qui faisaient tant rire... Mais personne n'avait envie de rire.

« Quand il a eu fini de parler, M. Jacques s'est levé et lui a serré les mains en disant :

« Je suis ton homme, mon garçon, si tu veux entrer dans cette voie. Tu sais qu'elle est pleine de dévouement... sans récompense peut-être.

— Je sais, a répondu Marcel, et c'est pourquoi je voudrais la choisir !

« Alors papa a dit : « Oui ! » Maman aussi en pleurant bien fort et c'est tout.

— Mais ton frère ?

— Marcel nous a quittés à Marseille ce matin et M. Fortand l'a accompagné à la résidence des frères de la Charité où il est accepté comme novice.

— Quel bonheur pour ta famille !

— Et pour la tienne aussi, mon vieux. Car vous êtes bien aussi l'auteur de tout cela !

L'enfant prodigue revenait dans la bonne voie, c'est ce que comprit facilement Louis.

Jap.

## DÉSAGRÉABLE SURPRISE



— Je n'ai pas pu tuer un volatile quelconque pour mon déjeuner, murmure mélancoliquement l'explorateur Mentoultant, que vais-je manger ?



Heureusement, en revenant vers son campement, il aperçoit quelques œufs d'une belle taille.

— Ah ! voilà mon déjeuner, s'écrie-t-il tout joyeux.



Vite il allume du feu, place ses œufs dans une bassine et attend que ses œufs durcissent.

Soudain, l'explorateur eut une bien désagréable surprise : la chaleur venait de faire éclore trois petits crocodiles. Le pauvre Mentoultant n'en est pas encore revenu.



# LULU PREND SA PURGE

## *ou* Ferdinand chez son pharmacien

*Lulu s'est réveillée en ayant mal au cœur, un peu de fièvre et la figure rouge. Des profondeurs de la cuisine, la voix de maman s'élève.*

**MAMAN.** — Lulu, il est temps de te lever ; tu vas encore arriver en retard à l'école. Regarde Ferdinand, il est déjà prêt, lui.

**LULU.** — ......

**MAMAN.** — Lulu, entends-tu ce que je te dis ?... Lève-toi tout de suite, ou bien je vais te chercher !

**LULU.** — Hou ! là ! là !... hou ! là ! là ! que j'ai mal...

**MAMAN.** — C'est bien vrai, ça ?

**LULU.** — Je comprends que c'est vrai... Hou ! là ! là ! je vais mourir...

*Immédiatement, deux portes s'ouvrent; grand'-mère et la tante Ursule sont déjà près du lit de Lulu.*

**GRAND'MERE.** — Où as-tu mal, ma chérie ?

**LULU.** — J'sais pas..., mais j'suis sûre que je vais mourir !

**TANTE URSULE.** — Veux-tu pas dire des choses



*— Fais voir ta langue... plus longue que ça, allons !...*

pareilles, tu nous rends folles... Voyons, qu'est-ce que tu éprouves ?

**LULU.** — J'éprouve que ça me tribouille tout partout... là, comme ça... et pis encore comme ça...

**GRAND'MERE.** — Elle n'a pas beaucoup dîné, hier soir... J'espère que ce n'est pas le choléra... Il paraît qu'ils l'ont en Indochine, en ce moment, c'est dans le journal d'hier.

**LULU.** — Le chol... Hou ! là ! là ! je vais mourir...

**URSULE.** — Mais non, Lulu, voyons ; ta grand'-mère dit ça comme ça ; c'est peut-être seulement un peu d'appendicite...

**LULU.** — Ça y est, ils vont m'ouvrir le ventre... J'veux pas..., j'vous dis que j'veux pas... Ferdinand, au secours !

**FERDINAND,** entrant brusquement. — Qu'est-ce que t'as ?

**LULU.** — Va chercher les agents... j'ten prie... elles veulent qu'on m'ouvre le ventre... Rrrrâââââ !

*Heureusement, maman fait son entrée. Immédiatement, tout s'apaise : Lulu se tait, grand'-mère et tante Ursule se relèguent au second plan. Ferdinand attend les ordres.*

**MAMAN.** — Fais voir ta langue... plus longue que ça, allons... Donne ta main... Bon !... Ferdinand ?

**FERDINAND.** — M'man ?

**MAMAN.** — Il n'est que huit heures, tu as le temps de descendre chez le pharmacien ; tu lui demanderas une petite dose de sulfate de soude.

**LULU,** horrifiée. — Qu'est-ce que c'est ça ?

**MAMAN.** — C'est une purge, ma fille ; et, demain matin, tu chanteras comme un petit oiseau... Va, Ferdinand.

*Ferdinand va, et, trois minutes après, il entre chez M. Evariste Oxygène, son pharmacien ordinaire. Disons tout de suite que ce n'est pas le vrai nom du digne potard, mais une plaisanterie des gamins du quartier qui feignent de prendre le nom de ce gaz, inscrit sur la vitrine, pour celui du bonhomme.*

**FERDINAND.** — Bonjour, m'sieu Ox... hum... hum... J'sais pas ce que j'ai à tousser comme ça, c'matin... J'voulais vous demander un peu de... un peu de... Ah ! zut, v'là que je ne sais plus le nom.

**LE PHARMACIEN,** qui est en humeur de badiner. — Ce ne serait pas de la strychnine, par hasard ?

**FERDINAND.** — Oui, j'crois bien que c'est ça. Voulez-vous m'en donner beaucoup ? C'est pour ma petite sœur.

**LE PHARMACIEN.** — Pour ça, mon petit Ferdinand, tu peux te fouiller, tu n'auras pas de strychnine.

**FERDINAND.** — Mais j'vous payerai.

**LE PHARMACIEN.** — Mais, petit malheureux, tu veux donc la tuer, ta petite sœur ?

**FERDINAND.** — C'est maman qui...

**LE PHARMACIEN.** — C'est ta maman qui a demandé de la strychnine pour sa fille ? Veux-tu bien te taire... Ça ne serait pas du sulfate de soude, par hasard, pour la purger ?

**FERDINAND,** subitement éclairé. — Ah ! parfaitement, c'est ça... c'est exactement ça... Eh ! ben, j'allais faire un beau coup, moi !

**LE PHARMACIEN.** — T'inquiète pas, je ne te l'aurais pas laissé faire.

*Et, tandis qu'il fouille dans ses armoires, le voilà qui engage la conversation.*

**LE PHARMACIEN.** — Tu ne vas donc pas à l'école, ce matin ?

**FERDINAND.** — Si, M'sieu, seulement j'ai l'temps de faire cette course pour maman.

**LE PHARMACIEN.** — A la bonne heure ! vois-tu, mon ami, on n'ira jamais assez à l'école. Les bienfaits de l'instruction ne se répandront jamais assez sur le monde ; chaque fois qu'on ouvre une école, on ferme une prison...

**FERDINAND,** à part. — Mince ! J'aurais jamais cru qu'il y avait tant de prisons que ça, en France.

**LE PHARMACIEN.** — ...et si l'on veut que, dans la voie que nous ouvre l'avenir, un jour vienne où tous les cerveaux des travailleurs s'assoient enfin à la table de l'émancipation et du progrès...

**FERDINAND.** — Faut-il que Lulu prenne tout ça d'un coup, M'sieu ?

**LE PHARMACIEN.** — Oh ! oui, ça n'offre aucun danger... Mais tu dois commencer à être dans les grandes classes à l'école ?

**FERDINAND.** — Oh ! oui, M'sieu, j'suis au cours complémentaire.

**LE PHARMACIEN.** — Et qu'est-ce qui t'intéresse le plus ?

**FERDINAND.** — Tout, M'sieu... Les sciences, les lettres, tout !

**LE PHARMACIEN.** — Parfait, à la bonne heure... Oui, il faut les deux. Ainsi, moi qui suis un homme de science, j'ai toujours eu un faible pour les lettres ; il m'est arrivé de faire des vers... oui, oui... comme réclame pour certains de mes produits...

> Contre le spleen qui vous déroute
> Vous vous promenez le matin.
> Contre l'eczéma et ses croûtes
> Prenez des pilules Machin.

« C'est un délassement salutaire. Et quel est ton auteur préféré ?... Anatole France, peut-être ? »



*— Veux-tu bien lâcher ça !...*

**FERDINAND.** — Non, M'sieu.

**LE PHARMACIEN.** — Tu ne le connais pas ?

**FERDINAND.** — Si, M'sieu, le maître nous a lu des pages de lui... Y a pas à dire, il écrit bien... Mais je ne lirai jamais ses livres, parce qu'ils sont à l'index.

*Alors, le tonnerre entre dans la pharmacie. M. Evariste Oxygène, qui s'était d'abord croisé les bras avec indignation, les laisse retomber avec fureur sur son bureau-caisse. Dans les vitrines, on entend des écroulements ; le flacon de Dathura stramonium s'incline sur celui des bourgeons de sapin, et le bocal d'aqua distillata s'accoude sur celui d'eau de mélisse.*

**LE PHARMACIEN.** — Alors, au XX[e] siècle !... au siècle des avions, de l'électricité et de la thermodynamique !... cent quarante ans après la prise de la Bastille, on trouve encore des gens qui... des gens que...

**FERDINAND.** — Des gens qui ne veulent pas s'empoisonner, parfaitement. Ça vous étonne ?

**LE PHARMACIEN,** formidable. — S'empoisonner ?

**FERDINAND.** — Mais bien sûr !

**LE PHARMACIEN.** — Alors, c'est s'empoisonner, que de lire un de nos meilleurs auteurs français... s'empoisonner, que de se gargariser avec des pages qui ont pris à la civilisation antique tout ce qu'elle...

**FERDINAND.** — Mais oui !

**LE PHARMACIEN.** — Mais, petit malheureux, tu ne l'as jamais lu, cet auteur-là ; et il suffit que les curés t'en interdisent la lecture, le mettent à l'index, comme tu dis, pour qu'aussitôt... Oh ! c'est trop fort!

**FERDINAND.** — Mais non, c'est pas trop fort, ça l'est assez, v'là tout. Les curés, comme vous dites, ne sont pas sans instruction, vous savez ; ils sont tout aussi capables que d'autres de s'apercevoir qu'Anatole France écrit bien ; ce n'est pas son style qu'ils condamnent, mais ses idées qui ne valent rien de rien, et peuvent faire du mal à beaucoup de gens.

**LE PHARMACIEN.** — Faire du mal ! Non, mais j'vous d'mande un peu... As-tu essayé seulement, au lieu de t'en rapporter à d'autres ? Lis-le et tu verras bien s'il te fait du mal !

*Mais que se passe-t-il ? Voilà Ferdinand qui bondit vers un des flacons...*

**FERDINAND,** serrant le flacon sur son cœur. — Oh ! qu'ça doit-il être bon ce qu'il y a là-dedans !... C'est rose ! c'est gentil !... On dirait de la grenadine. Laissez-moi en boire un bon coup, M'sieu, je vous l'paierai.

**LE PHARMACIEN,** affolé. — Veux-tu bien lâcher ça !... C'est du sublimé corrosif !... Veux-tu le lâcher que je te dis !... Mais c'est qu'il est plus fort que moi !... Veux-tu !... Oh ! mais j'vais chercher les agents !

**FERDINAND,** luttant. — Du sublimé ? Encore un poison peut-être... D'abord, qu'est-ce qui me le prouve... Laissez-moi le goûter, je le verrai bien si c'est un poison. Pas la peine que je m'en rapporte à d'autres, j'aime mieux essayer tout seul.

**LE PHARMACIEN,** qui a enfin reconquis son bocal. — Mais tu es effrayant, toi ! Alors, tu voulais t'empoisonner comme ça... malgré tout ce que je pouvais te dire ?

**FERDINAND,** sceptique. — Oh ! ce que vous pouviez me dire !... Un liquide qui a une si jolie couleur!

**LE PHARMACIEN.** — Mais, petit malheureux, j'ai fait des études, moi, j'sais que c'est un poison, moi, le sublimé corrosif... C'est pas la couleur du liquide que je condamne, mais ses effets nocifs et virulents qui t'auraient fait mourir dans d'atroces souffrances.

**FERDINAND,** qui se tord. — C'est rigolo, vous me répétez tout ce que je vous ai dit tout à l'heure.

**LE PHARMACIEN.** — Comment ? Comment ?

**FERDINAND.** — Vous le savez bien : vous me reprochiez de m'en rapporter à mon abbé sur ce que je devais lire ou pas lire... Et vous voulez que je m'en rapporte aveuglément à vous sur les effets de la drogue qui est là !

**LE PHARMACIEN.** — Mais je connais des gens qui en sont morts, d'avoir avalé de ça.

**FERDINAND.** — Et les prêtres qui s'occupent de l'index connaissent aussi des gens qui se sont perdus pour avoir lu tel ou tel mauvais bouquin.

**LE PHARMACIEN.** — C'est égal !... Ça nous ramène au temps de l'Inquisition, ton index ; un jour, on verra tes curés faire mettre en prison ceux qui écrivent de telle ou telle manière.

**FERDINAND.** — Mois on le voit déjà.

**LE PHARMACIEN.** — Où ça ?

**FERDINAND.** — Mais, partout ; seulement, ce ne sont pas les curés qui le font, ce sont les gouvernements, et, en France, tout autant qu'ailleurs.

**LE PHARMACIEN.** — Les gouvern... en France ?

**FERDINAND.** — Sûrement. Est-ce qu'il n'y a pas des lois qui interdisent la vente de l'opium et de la cocaïne ? Est-ce qu'il n'y a pas une brigade policière spécialement dressée à la chasse des trafiquants de drogue ?... Et si le cordonnier, votre voisin, veut s'établir, demain, pharmacien comme vous, est-ce que vous ne le ferez pas arrêter ?

**LE PHARMACIEN.** — Si, bien sûr ! Mais c'est parce que, moi, j'ai fait mes preuves de compétence et de moralité...

**FERDINAND.** — Eh bien, ce que vous admettez pour les drogues qui peuvent tuer le corps, pourquoi ne pas l'admettre pour les livres qui détraquent les



*Néron essayait ses poisons sur des esclaves.*

intelligences, tuent l'idéal dans les cœurs, risquent de bouleverser la famille et la société, etc ? ...Néron essayait ses poisons sur des esclaves, paraît-il ; vous n'allez tout de même pas exiger que chaque citoyen, sous prétexte de liberté, avale n'importe quoi pour savoir si c'est mauvais... Mais, au r'voir, M'sieu, y a Lulu qu'attend sa purge...

*Et quand le commis du pharmacien est arrivé pour prendre son service, il a trouvé son maître qui répétait, en serrant un flacon de sublimé sur son cœur : « Index... Inquisition... sales drogues... Mauvais bouquins... » Alors, pris de frousse, l'aide est allé chercher les agents.*

Pierre Rougemont.

# ...n et Milou










...ie, cha-

...er deux

...oint du

... totalise ...ts après ...é quand

...r : par- ...our) en

...urs, re- ... toucher

...lace de- ...le bâton

2. Il jette la balle en l'air et la chasse avec le bâton.

3. Il laisse aussitôt tomber le bâton et court également dans la direction du petit but.

4. Les chercheurs se saisissent immédiatement de la balle et la lancent vers le coureur.

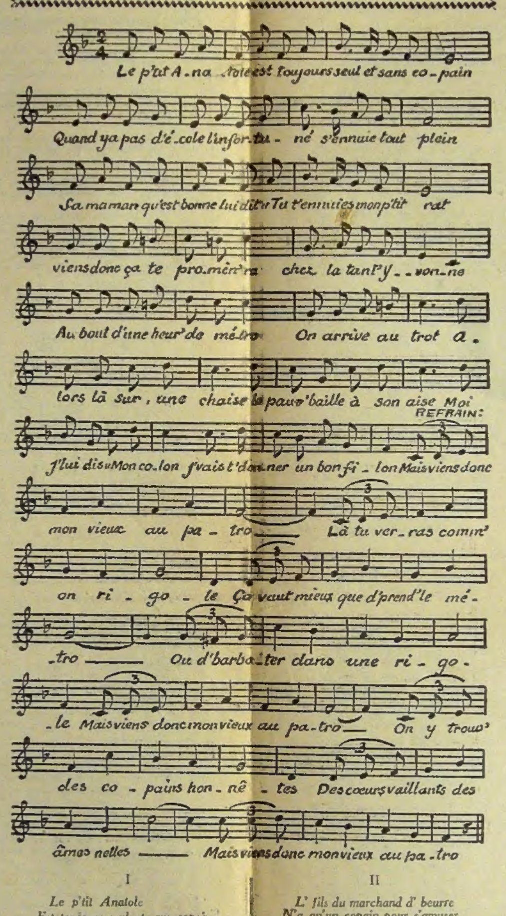
5. Si le coureur est atteint en dehors d'une des bases, il est mort. Il va aussitôt occuper la place du joueur dont le tour de livrée est arrivé.

**Note.** — Le coureur peut s'arrêter à n'importe quelle base et laisser livrer le joueur suivant avant de terminer sa course.

6. Deux coureurs ne peuvent en même temps s'arrêter à la même base, le premier (par numéro d'ordre), doit céder sa place au suivant et est déclaré mort. Il ira, comme chercheur, occuper la place du coureur qui le met hors course.

# MAIS VIENS DONC AU PATRO !...

Paroles et musique de Fra PELICANO.




I

*Le p'tit Anatole*
*Est toujours seul et sans copain.*
*Quand y a pas d'école*
*L'infortuné s'ennuie tout plein*
*Sa maman qu'est bonne*
*Lui dit : « Tu t'ennuies mon p'tit rat,*
*Viens donc, ça te promèn'ra*
*Chez la tante Yvonne ».*
*Au bout d'une heure de métro,*
*On arrive au trot*
*Alors là, sur une chaise,*
*Le pauv' bâille à son aise*
*Moi j' lui dis : « Mon colon,*
*J' vais t' donner un bon filon ».*

REFRAIN

*Mais viens donc, mon vieux, au patro*
*Là tu verras comme on rigole*
*Ça vaut mieux que d' prendre le métro*
*Ou d' barboter dans une rigole.*
*Mais viens donc, mon vieux, au patro,*
*On y trouve des copains honnêtes,*
*Des Cœurs Vaillants, des âmes nettes,*
*Mais viens donc, mon vieux, au patro !*

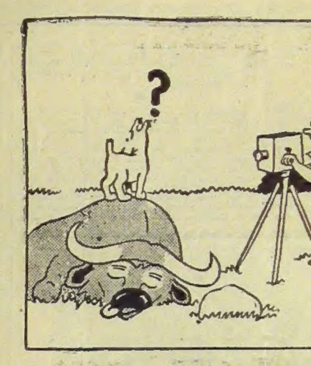
II

*L' fils du marchand d' beurre*
*N'a qu'un copain pour s'amuser,*
*Ça va bien une heure*
*Mais, après, les jeux sont usés,*
*N' sachant plus quoi faire,*
*Le copain s'en va d'un air sot.*
*Alors, l'aut' dans le ruisseau,*
*— il faut bien s' distraire ! —*
*Fait nager des p'tits bateaux*
*Ou des bouts d' mégots,*
*Quand y n' trouve plus d' papiers,*
*Il fait nager ses pieds*
*Moi j' lui dis : « Mon colon,*
*J' vais t' donner un bon filon ».*

III

*Y a dans mon école,*
*Un p'tit gars qu'a pas l'air joyeux*
*Je m' dis, celui-là*
*Y n' doit pas connaître le bon Dieu.*
*Pendant la récré,*
*J' l'invite à jouer à des chics jeux,*
*« Ah ! vrai, qu'y m' dit, t'es pas bête,*
*Et puis c' que t'es chouette*
*Y faudrait qu' j'en aie des tas*
*Des copains comme toi !*
*— L' jeudi on est quatre cents*
*Entre huit et treize ans*
*On chante, on prie, on joue,*
*Fais-en autant avec nous ! »*

# ...au Co...







Plusieurs coureurs peuvent atteindre en même temps le but principal ; tous gagnent les deux points réglementaires et se placent comme chercheurs.

Si la balle livrée touche terre la première fois en dehors des limites du terrain, elle est annulée et le même batteur relance la balle.

Il ne peut le faire que trois fois sous peine d'être déclaré mort.

7. Le coureur touché par une balle ayant rebondi sur le sol, n'est pas déclaré mort.

**Faute faisant perdre un point.**

a) courir avec la balle.

b) manquer trois fois consécutivement la livrée réglementaire.

c) être déclaré mort pour arrêt antiréglementaire à une base.

d) emporter le bâton.

## C'...

Deu... sont v... sa ma... son c... sions ... rade ... est fa...

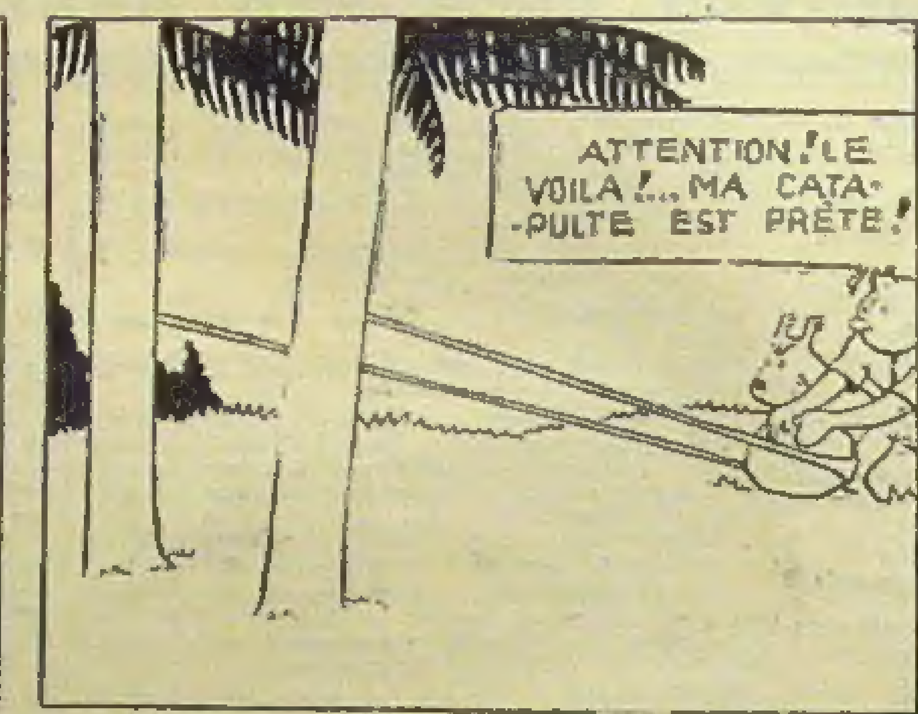
Mais... sa rec...

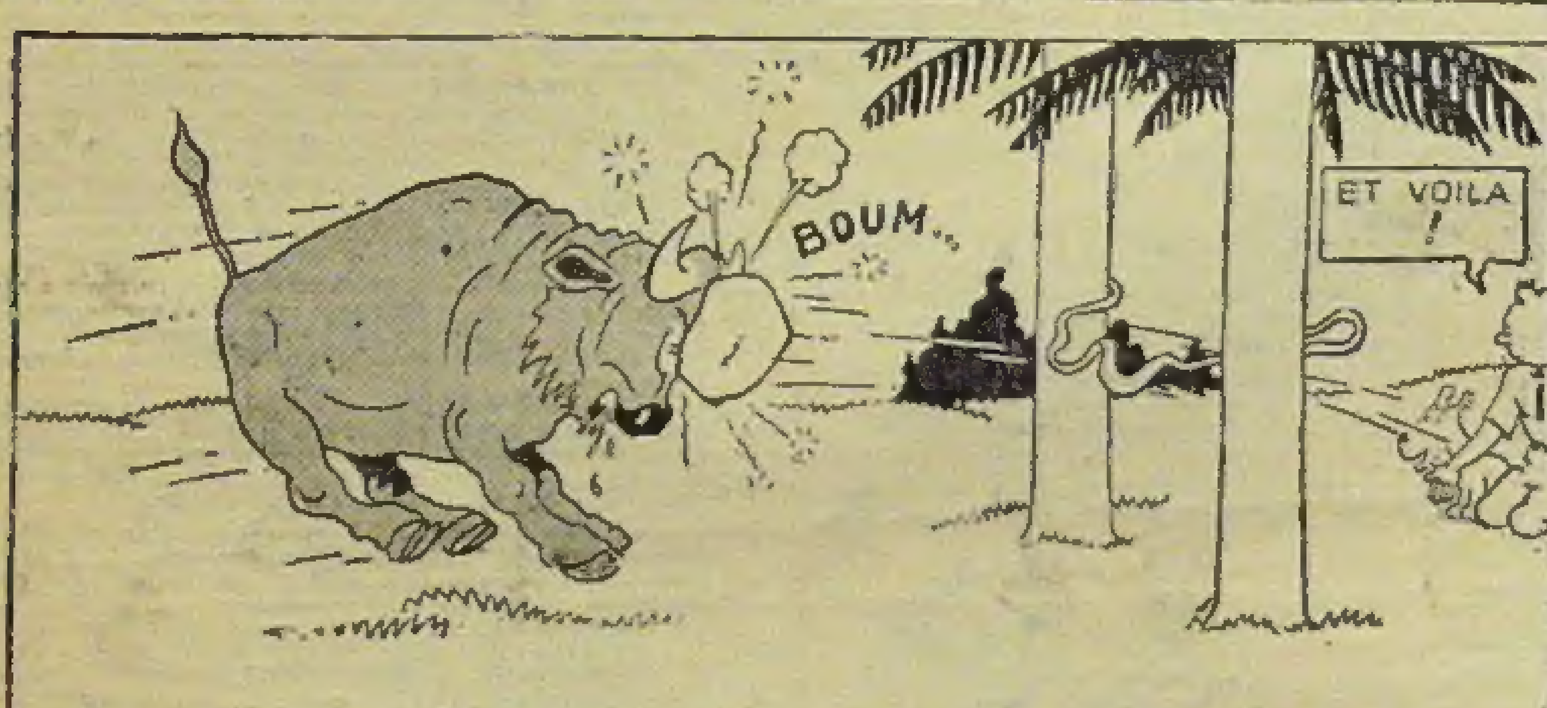
Le ... camara... maigre... loureu... lui fai... ci s'ef...

Tintin et Milou se sont embarqués à Bordeaux, à destination du Congo.
Après une aventure sinistre, ils font la rencontre d'un bon père Missionnaire qui les conduit à son poste.
Mais un chef de la tribu des Ba-Babo-ro'm, les adversaires de celle des M'Hatuvu, veut faire périr Tintin.
Milou apporte à Tintin une lettre qu'il

# Tintin et Milou

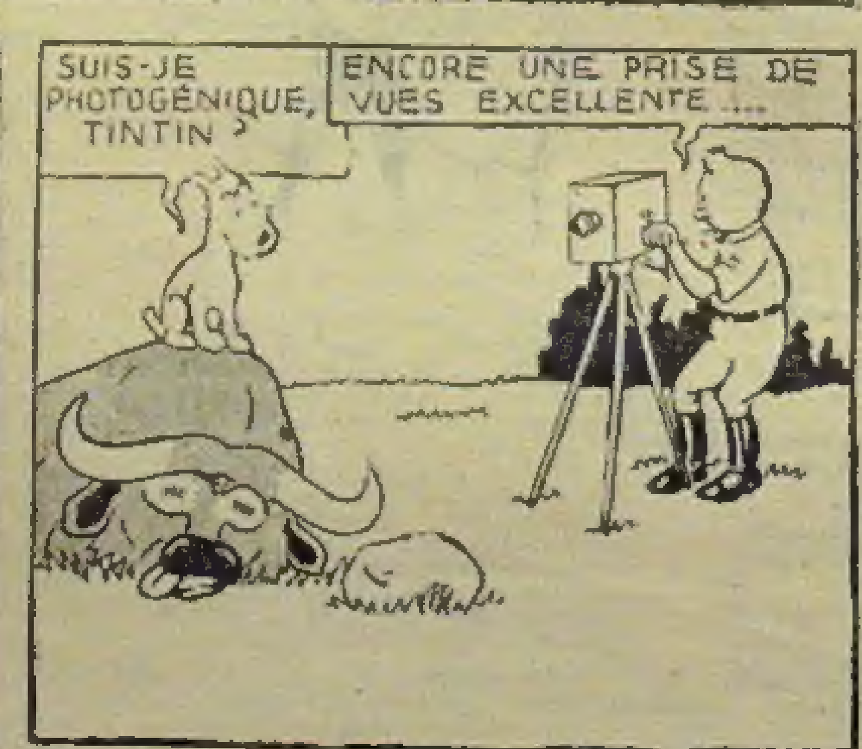











# AMUSONS-NOUS

### La balle au bâton

**Terrain.** — Un grand rectangle de 50 à 70 mètres de long sur 20 à 25 mètres de large.

Y tracer trois buts d'un mètre carré placés l'un derrière l'autre en ligne droite dans le sens de la longueur du terrain :

1) but principal, point de départ.
2) petit but : 20 à 30 mètres du premier.
3) grand but : 50 à 70 mètres du premier.

**Matériel.** — Une balle de cuir assez dure (grosse balle de pelote).

Une petite batte.

**Joueurs.** — Les joueurs numérotés se dispersent sur le terrain ; le n° 1 se place sur le but principal.

**Points.** — Au début de la partie, chaque joueur a trois points.

Une course réussie fait gagner deux points supplémentaires.

Une faute fait perdre un point du total.

Le gagnant est le joueur qui totalise le plus grand nombre de points après deux tours. Un tour est achevé quand tous les joueurs ont livré.

**But du jeu.** — Pour le batteur : parcourir le terrain (aller et retour) en passant par les trois buts.

Pour les autres, les chercheurs, reprendre la balle livrée et en toucher le batteur pendant sa course.

**Règles.** — 1. Le batteur se place devant le but principal, prend le bâton d'une main, la balle de l'autre.

2. Il jette la balle en l'air et la chasse avec le bâton.

3. Il laisse aussitôt tomber le bâton et court également dans la direction du petit but.

4. Les chercheurs se saisissent immédiatement de la balle et la lancent vers le coureur.

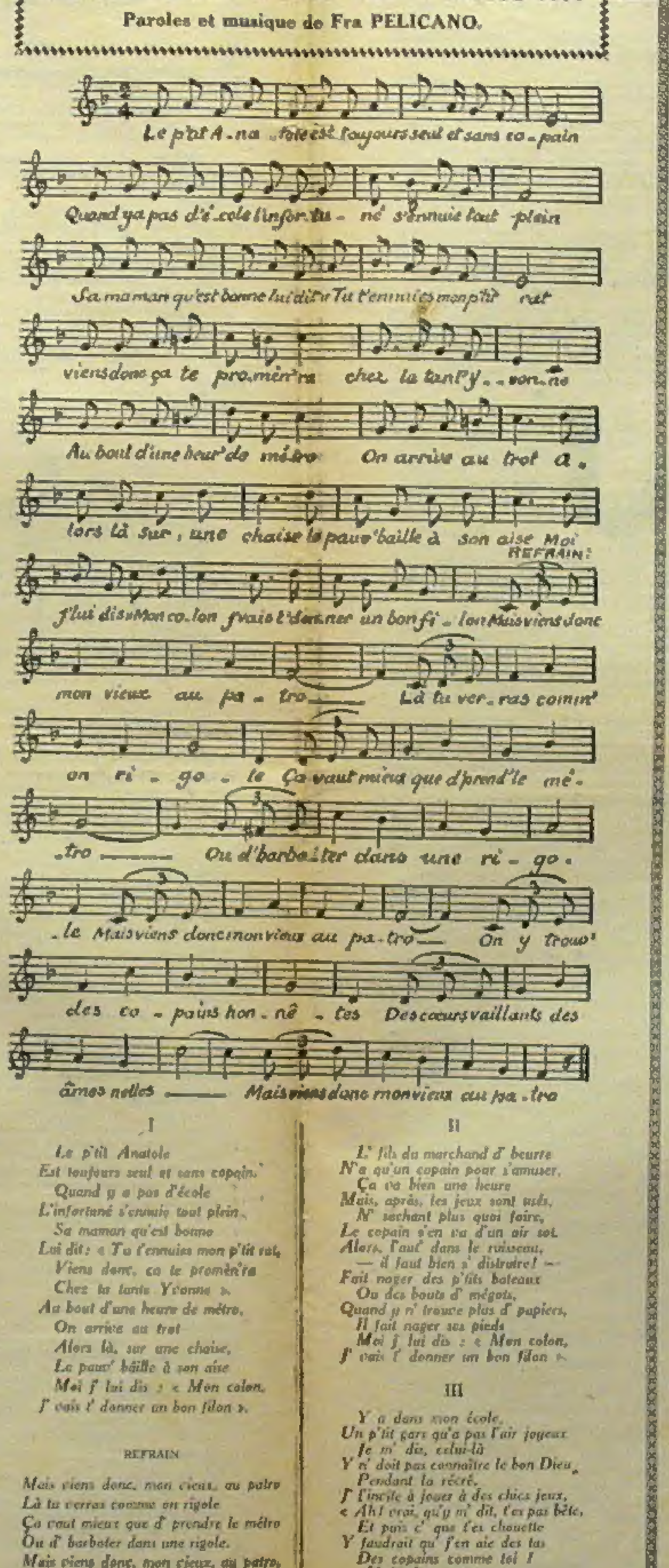
5. Si le coureur est atteint en dehors d'une des bases, il est mort. Il va aussitôt occuper la place du joueur dont le tour de livrée est arrivé.

**Note.** — Le coureur peut s'arrêter à n'importe quelle base et laisser livrer le joueur suivant avant de terminer sa course.

6. Deux coureurs ne peuvent en même temps s'arrêter à la même base ; le premier (par numéro d'ordre), doit céder sa place au suivant et est déclaré mort. Il va, comme chercheur, occuper la place du coureur qui le met hors course.

# MAIS VIENS DONC AU PATRO !...

Paroles et musique de Fra PELICANO.




I

Le p'tit Anatole
Est toujours seul et sans copain.
Quand y a pas d'école
L'infortuné s'ennuie tout plein.
Sa maman qu'est bonne
Lui dit : « Tu t'ennuies mon p'tit rat,
Viens donc, ça te promèn'ra
Chez la tante Yvonne ».
Au bout d'une heure de métro,
On arrive au trot
Alors là, sur une chaise,
Le pauv' bâille à son aise
Moi j' lui dis : « Mon colon,
J' vais t' donner un bon filon ».

REFRAIN

Mais viens donc, mon vieux, au patro
Là tu verras comme on rigole
Ça vaut mieux que d' prendre le métro
Ou d' barboter dans une rigole.
Mais viens donc, mon vieux, au patro,
On y trouv'ra des copains honnêtes,
Des Cœurs Vaillants, des âmes nettes,
Mais viens donc, mon vieux, au patro !

II

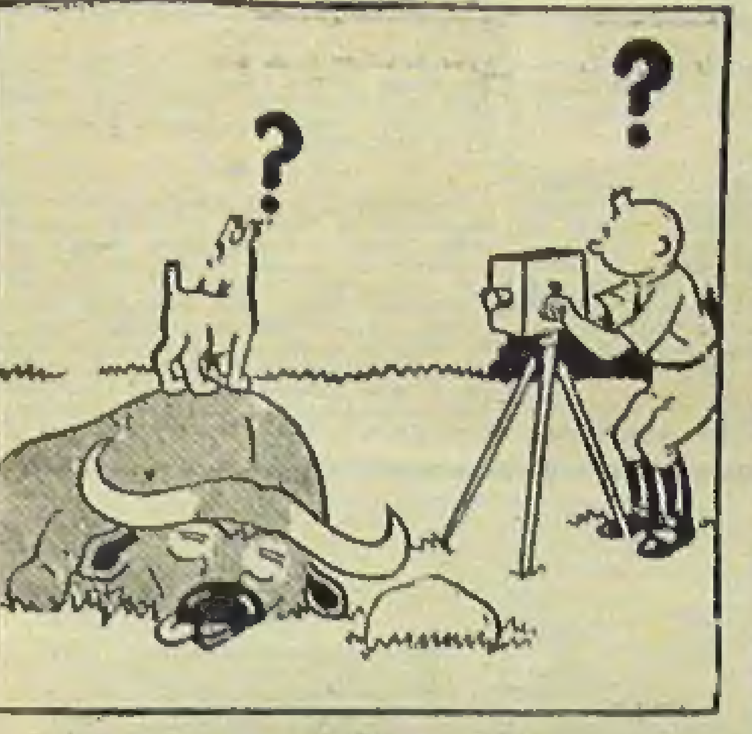
L' fils du marchand d' beurre
N'a qu'un copain pour s'amuser.
Ça va bien une heure
Mais, après, les jeux sont usés,
N' sachant plus quoi faire,
Le copain s'en va d'un air sot.
Alors, l'aut' dans le ruisseau,
— il faut bien s' distraire ! —
Fait nager des p'tits bateaux
Ou des bouts d' mégots,
Quand y n' trouve plus d' papiers,
Il fait nager ses pieds
Moi j' lui dis : « Mon colon,
J' vais t' donner un bon filon ».

III

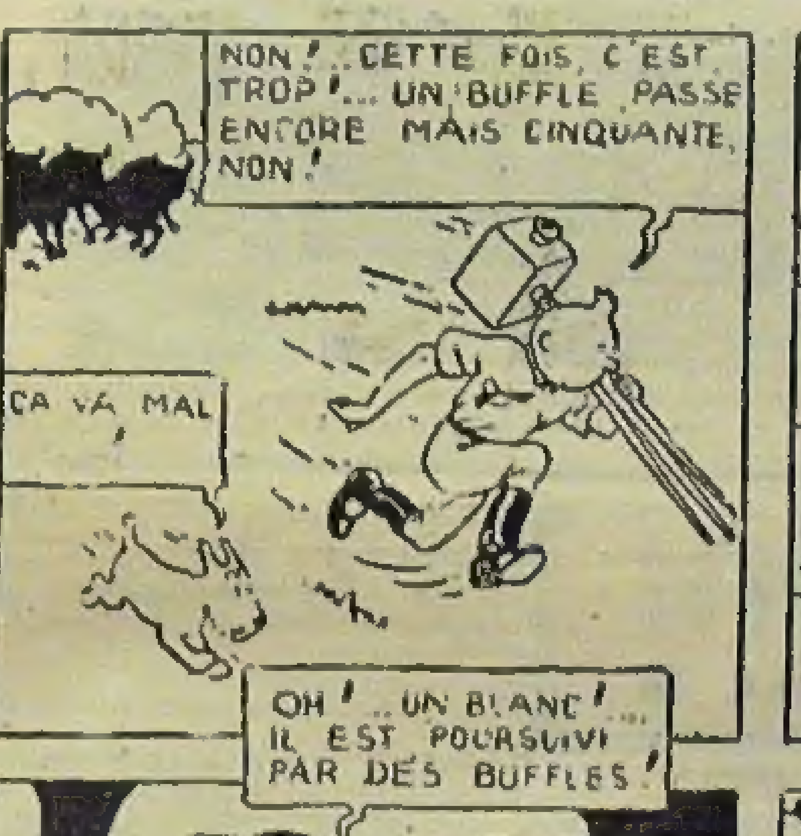
Y a dans mon école,
Un p'tit gars qu'a pas l'air joyeux
Je m' dis, celui-là
Y n' doit pas connaître le bon Dieu.
Pendant la récré,
J' l'invite à jouer à des chics jeux,
« Ah ! vrai, qu'y m' dit, t'es pas bête,
Et puis c' que t'es chouette
Y faudrait qu' j'en aie des tas
Des copains comme toi !
— L' jeudi on est quatre cents
Entre huit et treize ans
On chante, on prie, on joue,
Fais-en autant avec nous ! »

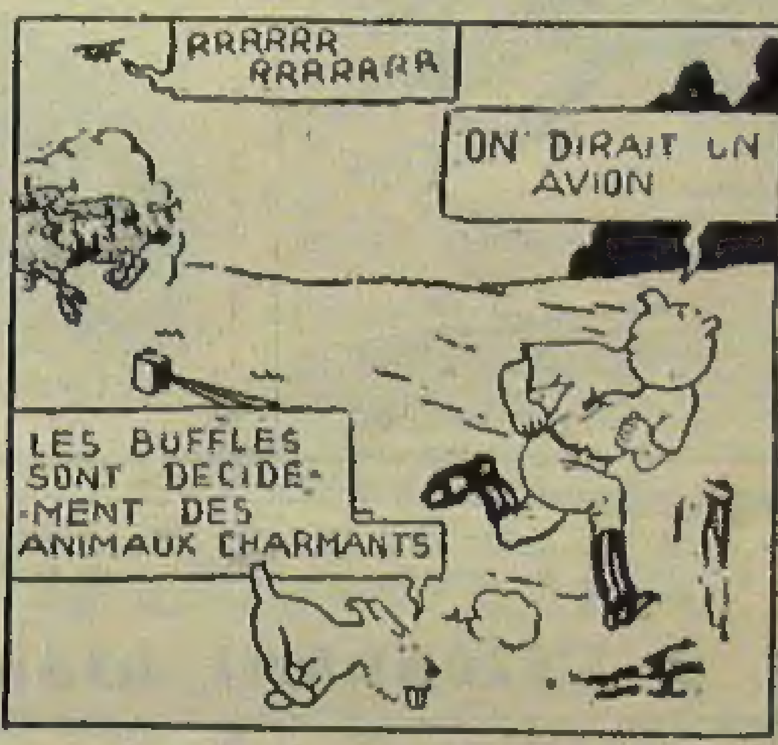
# ...au Congo

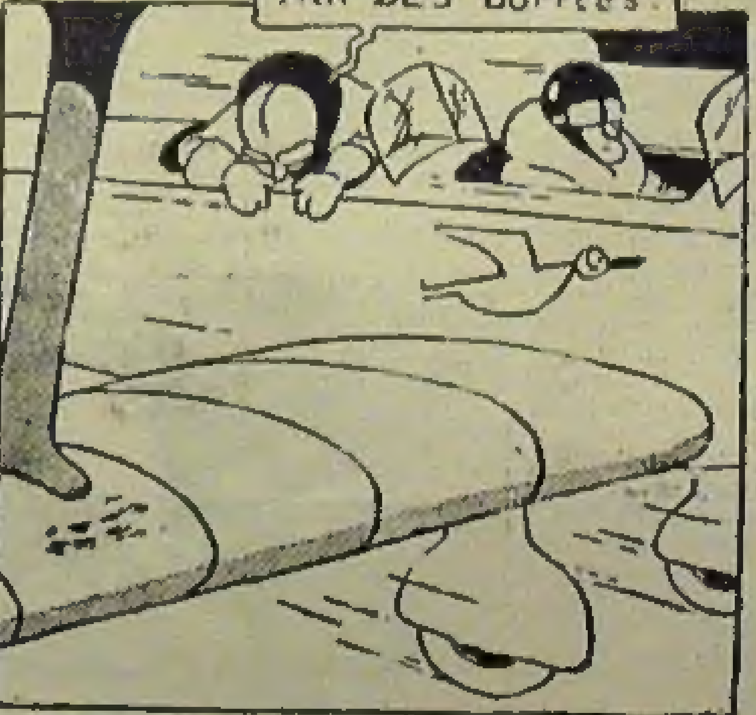
vient de trouver et qui lui permet de découvrir un espion qu'il interroge.
Il perce ainsi un complot et emmène son prisonnier au poste de police. Le voici à la recherche de nouveaux plans.
Après avoir filmé des girafes, détruit un rhinocéros à l'aide d'une cartouche de dynamite, le voici juché sur un buffle qui n'a pas l'air commode...









Plusieurs coureurs peuvent atteindre en même temps le but principal ; tous gagnent les deux points réglementaires et se placent comme chercheurs.

Si la balle livrée touche terre la première fois en dehors des limites du terrain, elle est annulée et le même batteur relance la balle.

Il ne peut le faire que trois fois sous peine d'être déclaré mort.

7. Le coureur touché par une balle ayant rebondi sur le sol, n'est pas déclaré mort.

**Faute faisant perdre un point.**

a) courir avec la balle.

b) manquer trois fois consécutivement la livrée réglementaire.

c) être déclaré mort pour arrêt antiréglementaire à une base.

d) emporter le bâton.

# C'EST UN CŒUR VAILLANT

Deux enfants de neuf et huit ans sont voisins de lit à l'hôpital. L'un a sa maman et celle-ci recommande à son enfant de partager les provisions qu'elle apporte avec son camarade qui n'a pas de maman. Ce qui est fait.

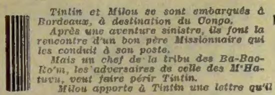
Mais l'orphelin saura témoigner sa reconnaissance. Voici comment :

Le médecin a prescrit à son petit camarade des piqûres qui, vu la maigreur du malade, sont très douloureuses. Il supplie l'infirmière de lui faire grâce pour une fois. Celle-ci s'efforce, avec des caresses et des promesses de lui faire accepter les piqûres, lorsque le petit voisin la tire par derrière en lui disant gravement :

— Alors, les lui faites pas toutes les deux. Faites-moi-z'en une !

— Cher petit, c'est gentil ce que tu me dis là, mais rends-toi compte que, si je te fais cette piqûre, elle ne fera pas de bien à ton voisin !

— Oui, répond l'enfant, mais ça lui fera tout de même du bien de voir que j'ai voulu souffrir à sa place !



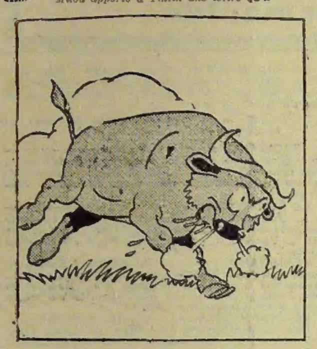
*Tintin et Milou se sont embarqués à Bordeaux, à destination du Congo.*

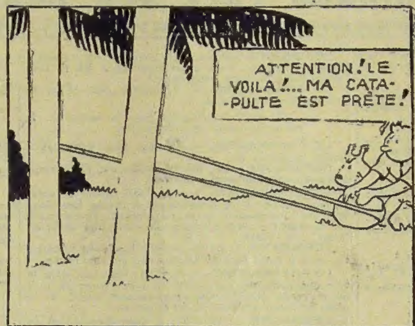
*Après une aventure sinistre, ils font la rencontre d'un bon père Missionnaire qui les conduit à son poste.*

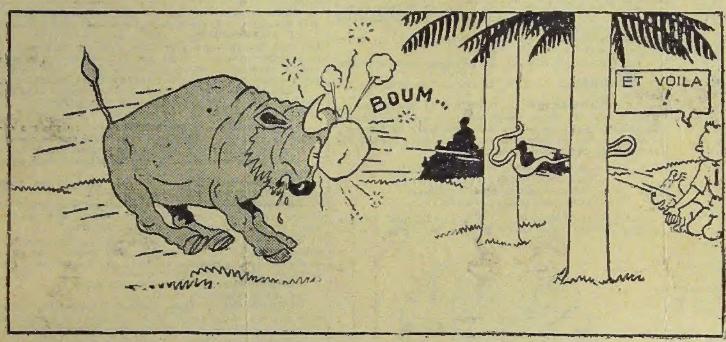
*Mais un chef de la tribu des Ba-Bao-Ro'm, les adversaires de celle des M'Hatuvu, veut faire périr Tintin.*

*Milou apporte à Tintin une lettre qu'il*

# Tintin et Milou

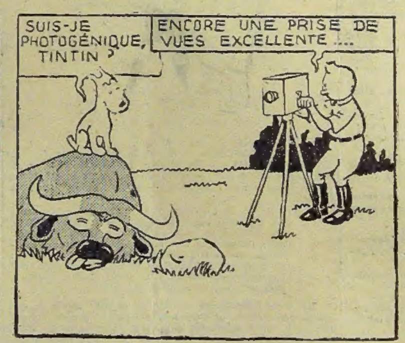











# AMUSONS-NOUS

## La balle au bâton

**Terrain.** — Un grand rectangle de 40 à 70 mètres de long sur 20 à 25 mètres de large.

Y tracer trois buts d'un mètre carré placés l'un derrière l'autre en ligne droite dans le sens de la longueur du terrain:

1) but principal, point de départ.

2) petit but : 20 à 30 mètres du premier.

3) grand but : 40 à 70 mètres du premier.

**Matériel.** — Une balle de cuir assez dure (grosse balle de pelote).

Une petite batte.

**Joueurs.** — Les joueurs numérotés se dispersent sur le terrain ; le n° 1 se place sur le but principal.

**Points.** — Au début de la partie, chaque joueur a trois points.

Une course réussie fait gagner deux points supplémentaires.

Une faute fait perdre un point du total.

Le gagnant est le joueur qui totalise le plus grand nombre de points après deux tours. Un tour est achevé quand tous les joueurs ont livré.

**But du jeu.** — Pour le batteur : parcourir le terrain (aller et retour) en passant par les trois buts.

Pour les autres, les chercheurs, reprendre la balle livrée et en toucher le batteur pendant sa course.

**Règles.** — 1. Le batteur se place devant le but principal, prend le bâton d'une main, la balle de l'autre.

2. Il jette la balle en l'air et la chasse avec le bâton.

3. Il laisse aussitôt tomber le bâton et court également dans la direction du petit but.

4. Les chercheurs se saisissent immédiatement de la balle et la lancent vers le coureur.

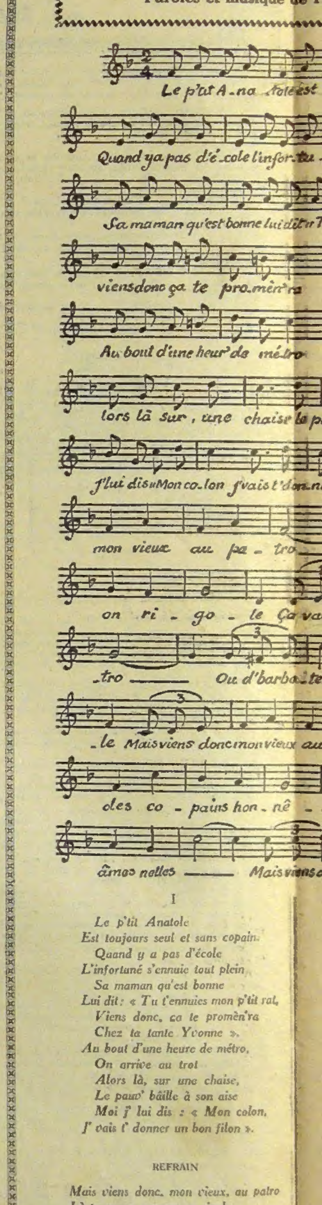
5. Si le coureur est atteint en dehors d'une des bases, il est mort. Il va aussitôt occuper la place du joueur dont le tour de livrée est arrivé.

**Note.** — Le coureur peut s'arrêter à n'importe quelle base et laisser livrer le joueur suivant avant de terminer sa course.

6. Deux coureurs ne peuvent en même temps s'arrêter à la même base; le premier (par numéro d'ordre), doit céder sa place au suivant et est déclaré mort. Il ira, comme chercheur, occuper la place du coureur qui le met hors course.

# MAIS VIENS DONC [...]

Paroles et musique de F[...]




I

*Le p'tit Anatole*
*Est toujours seul et sans copain.*
*Quand y a pas d'école*
*L'infortuné s'ennuie tout plein*
*Sa maman qu'est bonne*
*Lui dit : « Tu t'ennuies mon p'tit rat,*
*Viens donc, ça te promèn'ra*
*Chez ta tante Yvonne ».*
*Au bout d'une heure de métro,*
*On arrive au trot*
*Alors là, sur une chaise,*
*Le pauv' bâille à son aise*
*Moi j' lui dis : « Mon colon,*
*J' vais t' donner un bon filon ».*

REFRAIN

*Mais viens donc, mon vieux, au patro*
*Là tu verras comme on rigole*
*Ça vaut mieux que d' prendre le métro*
*Ou d' barboter dans une rigole.*
*Mais viens donc, mon vieux, au patro,*
*On y trouve des copains honnêtes,*
*Des Cœurs Vaillants, des âmes nettes,*
*Mais viens donc, mon vieux, au patro !*

## ONC AU PATRO!...

ne de Fra PELICANO.

oleest toujours seul et sans co - pain
for-tu - né s'ennuie tout plein
ui dit « Tu t'ennuies mon p'tit rat
n'ra chez la tant' Y - - von-ne
étro On arrive au trot a.
ise le pauv' baille à son aise Moi
REFRAIN:
t'donner un bon fi - lon Mais viens donc
tro Là tu ver - ras comm'
Ça vaut mieux que d'prend' le mé -
rbaiter dans une ri - go -
ieux au pa-tro On y trouv'
nê - tes Des coeurs vaillants des
is viens donc mon vieux au pa - tro

II

*L' fils du marchand d' beurre*
*N'a qu'un copain pour s'amuser.*
*Ça va bien une heure*
*Mais, après, les jeux sont usés,*
*N' sachant plus quoi faire,*
*Le copain s'en va d'un air sot.*
*Alors, l'aut' dans le ruisseau,*
*— il faut bien s' distraire! —*
*Fait nager des p'tits bateaux*
*Ou des bouts d' mégots,*
*Quand y n' trouve plus d' papiers,*
*Il fait nager ses pieds*
*Moi j' lui dis : « Mon colon,*
*J' vais t' donner un bon filon ».*

III

*Y a dans mon école,*
*Un p'tit gars qu'a pas l'air joyeux*
*Je m' dis, celui-là*
*Y n' doit pas connaître le bon Dieu.*
*Pendant la récré,*
*J' l'incite à jouer à des chics jeux,*
*« Ah! vrai, qu'y m' dit, t'es pas bête,*
*Et puis c' que t'es chouette*
*Y faudrait qu' j'en aie des tas*
*Des copains comme toi !*
*— L' jeudi on est quatre cents*
*Entre huit et treize ans*
*On chante, on prie, on joue,*
*Fais-en autant avec nous ! »*

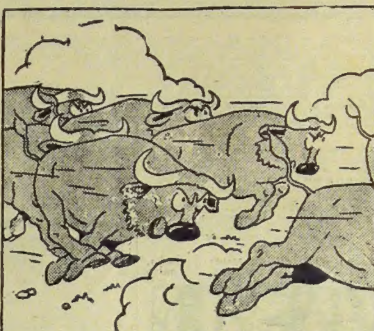
# ...au Congo

*vient de trouver et qui lui permet de découvrir un espion qu'il interroge.*

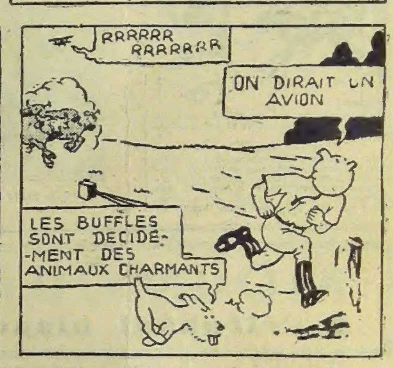
*Il perce ainsi un complot et emmène son prisonnier au poste de police. Le voici à la recherche de nouveaux plans.*

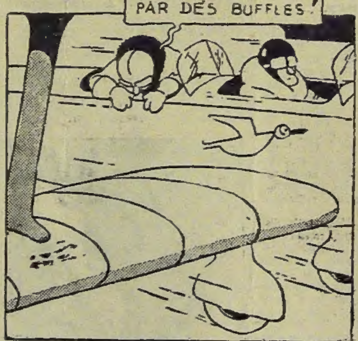
*Après avoir filmé des girafes, détruit un rhinocéros à l'aide d'une cartouche de dynamite, le voici juché sur un buffle qui n'a pas l'air commode...*

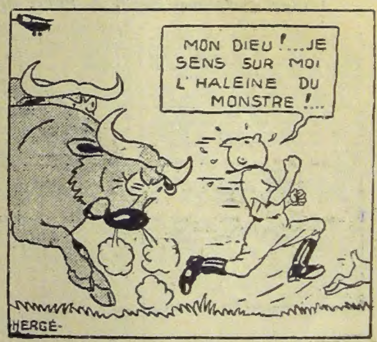





Plusieurs coureurs peuvent atteindre en même temps le but principal ; tous gagnent les deux points réglementaires et se placent comme chercheurs.

Si la balle livrée touche terre la première fois en dehors des limites du terrain, elle est annulée et le même batteur relance la balle.

Il ne peut le faire que trois fois sous peine d'être déclaré mort.

7. Le coureur touché par une balle ayant rebondi sur le sol, n'est pas déclaré mort.

**Faute faisant perdre un point.**

a) courir avec la balle.

b) manquer trois fois consécutivement la livrée réglementaire.

c) être déclaré mort pour arrêt antiréglementaire à une base.

d) emporter le bâton.

## C'EST UN CŒUR VAILLANT

Deux enfants de neuf et huit ans sont voisins de lit à l'hôpital. L'un a sa maman et celle-ci recommande à son enfant de partager les provisions qu'elle apporte avec son camarade qui n'a pas de maman. Ce qui est fait.

Mais l'orphelin saura témoigner sa reconnaissance. Voici comment :

Le médecin a prescrit à son petit camarade des piqûres qui, vu la maigreur du malade, sont très douloureuses. Il supplie l'infirmière de lui faire grâce pour une fois. Celle-ci s'efforce, avec des caresses et des promesses de lui faire accepter les piqûres, lorsque le petit voisin la tire par derrière en lui disant gravement :

— Alors, les lui faites pas toutes les deux. Faites-moi-z'en une !

— Cher petit, c'est gentil ce que tu me dis là, mais rends-toi compte que, si je te fais cette piqûre, elle ne fera pas de bien à ton voisin !

— Oui, répond l'enfant, mais ça lui fera tout de même du bien de voir que j'ai voulu souffrir à sa place !

# LE TOUR DU MONDE EN 80... SECONDES

FRANCE. — L'œuvre de la « Mie de pain », à Paris, est une belle œuvre. Depuis de nombreuses années, en effet, cette œuvre sert tous les soirs une bonne soupe à des centaines de pauvres gens qui n'ont pas mangé depuis parfois deux ou trois jours !... Son Eminence le cardinal Verdier, archevêque de Paris, est allé, un soir de la semaine dernière, servir lui-même la soupe aux pauvres affamés.

Un habitant de l'Ile-Saint-Denis, près Paris, a capturé un soir, sur les bords de la Seine, un... héron. Pauvre héron mélancolique et naïf qui croyait pouvoir manger à sa faim avec les quelques poissons qui se trouvent dans la Seine!... On lui a donné l'hospitalité au Jardin d'acclimatation où tous les jours un gardien lui donne autant de poissons à manger qu'il en aurait trouvé en huit jours dans la Seine !

Dans une commune des Hautes-Pyrénées, près de Tarbes, ce n'est pas un héron



que les paysans ont rencontré, mais un gros loup. On l'a poursuivi et tué à coups de fusil.

Un astronome très connu des savants vient de mourir. C'était un prêtre, M. l'abbé Verschaffel ; il avait été longtemps directeur de l'Observatoire d'Abbadia, près d'Hendaye. Il a inventé un appareil scientifique qui porte son nom. Il était un des plus anciens correspondants de l'Académie des Sciences. Il était Belge, mais s'était fait naturaliser Français. Il est mort à 82 ans.

M. Chéron, sénateur-maire de Lisieux, a remis la croix de chevalier de la Légion d'honneur à M. l'abbé Hugonin, curé de la cathédrale St-Pierre de Lisieux. Ce vénérable prêtre est connu et aimé dans toute la ville à cause de sa grande charité. Le jour où il a été décoré il a voulu associer les pauvres à la fête et il a distribué des secours à un grand nombre de familles.

Dans le Nord, à Merville, Son Eminence le cardinal Liénart, évêque de Lille, est venu baptiser deux enfants. L'un était le quinzième enfant d'une famille, l'autre était le dix-septième enfant d'une famille. Ce dernier avait pour parrain le Président de la République.

BELGIQUE. — L'Amérique (surtout New-York et Chicago) est le pays de ces très hautes maisons qu'on appelle des « gratte-ciel ». En Europe, il n'y en a pas beaucoup. On peut citer cependant l'Hôtel des Télégraphes à Madrid, en Espagne, qui a 89 mètres de haut (mais les derniers « gratte-ciel » américains ont dans les 300 mètres !). A Anvers, en Belgique, une banque vient de faire construire une grande maison de 86 mètres de haut. Cette maison a 25 étages. On y trouve des appartements à louer, des magasins, un restaurant, une banque, etc...



Les 136 petits « Cœurs Vaillants » sablais (paroisse Saint-Michel) sont de joyeux propagandistes !

ANGLETERRE. — On a vendu à Londres une bague qui appartenait jadis au célèbre tsar de Russie, Pierre-le-Grand. Cette bague porte une émeraude (pierre précieuse d'une belle couleur verte) gravée. La gravure représente la tête du tsar Pierre-le-Grand. La bague a été vendue 45.800 francs.

ETATS-UNIS. — Le nouveau Président de la République a nommé ministre du Travail une femme, Miss Perkins. Il va nommer une autre femme, Miss Owen, ambassadrice des Etats-Unis au Danemark.

BOLIVIE. — La ville de La Paz est la capitale de la Bolivie. C'est aussi le centre d'un diocèse, le diocèse de La Paz, dont l'évêque est un Français, Mgr Sieffert, né en Alsace, à Irmstett. Le gouvernement français vient de nommer Mgr Sieffert chevalier de la Légion d'honneur.



JAPON. — L'empereur du Japon, qui est païen, a distribué des dons atteignant la somme d'un million de francs à des écoles, orphelinats, hôpitaux, ouvroirs catholiques, à cause du grand bien qu'ils font aux Japonais.

CHINE. — Dans une région très reculée du Nord de la Chine, près de la Mongolie, a eu lieu un violent tremblement de terre qui a tué 350 personnes, blessé environ 400 personnes, et détruit 800 maisons.

ITALIE. — A Pérouse on a découvert, en faisant des travaux, des restes des remparts construits par les Etrusques, il y a 2.500 ans ! Ces remparts sont composés d'énormes blocs de pierre. Certaines pierres sont ornées de dessins gravés.

**Pierre O'Reill.**

# MOUMOUTH
## l'éléphant blanc

***Histoire fantastique inédite de PETIT-MURET***


*RESUME*

*Le Royal Circus avait installé ses tentes dans la grande capitale du Sud-Ouest.*

*Parmi la troupe de nombreux clowns et acrobates figure le petit Ephraïm, un enfant qui a été recueilli par charité.*

*Celui-ci s'est lié d'amitié avec Jappy, le petit chien savant, et Moumouth, l'éléphant blanc qui a gagné sa confiance depuis le jour où il l'a arraché des mains de l'écuyer chef qui le maltraitait. Un incendie très grave se déclare dans le cirque. Moumouth réussit à s'évader.*

*Ils arrivent dans un beau petit village qui monte, qui monte...*

*Après avoir failli blesser le docteur dans son automobile, les voyageurs arrivent devant une belle boutique de primeurs.*

*Et maintenant, il a pénétré dans la pharmacie principale. Il voit dans un bocal un pauvre serpent. Il s'en empare et s'en va à la recherche de ses compagnons.*

*Il arrive à la mairie, en pleine séance du Conseil municipal.*

*Le maire se prend les jambes dans la couleuvre. Il n'a toujours pas retrouvé Ephraïm et Jappy.*

*Enfin, il les découvre dans une prison et il les délivre.*


Moumouth le sait bien lui aussi, mais il a beau souffler, rien ne saurait tirer de sa torpeur le jeune garçon épuisé. A la fin, Jappy n'y tient plus : il pique une tête dans la salle souterraine. « Ah ! tu ne veux pas te réveiller, Ephraïm, eh bien, à nous deux mon garçon; tu vas voir que je n'y vais pas doucement. »

Et, plantant ses crocs aigus comme une aiguille dans le gras du mollet, il arrache un cri de douleur au garçon endormi qui se lève d'un bond. Il a compris, Ephraïm, car il voit la longue trompe de l'éléphant ramer inlassablement à droite et à gauche tout le long de la muraille. Il s'approche ; l'éléphant le cueille, l'enlève délicatement et, lui aussi, se trouve subitement assis sur la colonne vertébrale du serpent jaune et noir.

Il était temps; déjà un remue-ménage singulier se faisait entendre aux étages supérieurs de l'immeuble. Une lampe électrique venait de s'allumer, une fenêtre s'ouvrait et une voix féminine, aigre et glapissante, jetait ces mots dans l'air tranquille de la nuit : « Est-ce toi, François ? » Le dénommé François, ainsi interpellé, se garda bien de répondre, pour une bonne raison. C'était le factionnaire de la guérite : or il était en train de nager parmi les nénuphars. Pauvre François ! Le plaindrons-nous ? Oh ! par cette nuit tiède, un bain de quelques minutes dans l'eau du bassin, au milieu des poissons rouges, n'avait rien, en somme, de particulièrement désagréable ni de bien dangereux !

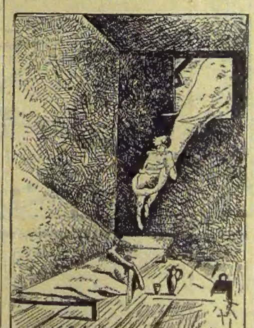
La fenêtre se referma. Moumouth, dissimulé dans l'ombre, avait retenu son souffle. Jappy, les oreilles tendues, regardait avec inquiétude la masse imposante de la caserne et se disait tout bas : « Il faudrait déguerpir ! » Mais Moumouth ne se pressait pas. Conscient de sa force géante, il voulait prendre son temps. Ephraïm, un peu étourdi par sa brusque extraction de la salle en sous-sol, restait toujours assis sur la couleuvre.

— Moumouth, mon vieux, si tu m'en crois, ne t'attarde pas dans cette cour, car le danger s'approche, et tu pourrais bien risquer la capture et que tes deux petits amis soient de nouveau faits prisonniers.

Moumouth a soudain compris. Au-dessus de sa tête, un vacarme violent vient de troubler le solennel silence de cette belle nuit d'été. Quel bruit ! Quel tintamarre ! Toutes les fenêtres à la fois s'illuminent. Des éclats de voix, des commandements brefs, des cliquetis de harnachements et de sabre : il est temps de s'enfuir.

S'enfuir ! Jamais Moumouth ne prit la fuite devant un adversaire. Toujours il avait fait front devant la lutte, et, une fois de plus, sa musculature puissante se contracta en un effort terrible. Laissant la couleuvre et le chien, et laissant le jeune garçon, la trompe levée, Moumouth, l'éléphant blanc, en trois sauts, a rejoint le pied du monumental escalier de chêne qui reliait les différents étages de la caserne.

Et là, il attendit de pied ferme les assaillants. Ceux-ci n'avaient pas l'air de se presser. On entendait toujours leurs éclats de voix coupés de commandements secs, mais on ne percevait pas les bruits de pas descendant l'escalier. « Oh ! oh ! pensa l'éléphant, tout cela ne me dit rien qui vaille. Sans doute pensent-ils pouvoir me prendre à revers, ou bien méditent-ils quelque ruse de guerre. En ce cas, mes bons messieurs, bonsoir, je vous tire ma révérence ! » D'un coup de sa trompe, désarticulant les premières marches de l'escalier afin de couvrir sa retraite, l'éléphant blanc revint vers ses amis, balança prestement Ephraïm et Jappy dans la panière sur son dos, puis, d'un geste de défi, reprenant sa couleuvre qu'il fit siffler avec menace trois ou quatre fois dans les airs, la lourde bête fonça à travers le portail sur le boulevard désert.

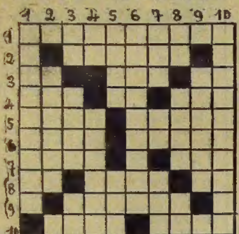


L'éléphant le cueille, l'enlève délicatement.

Ce fut alors une course éperdue pour gagner le plus vite possible les faubourgs, puis la campagne, puis un bois où il pût se cacher, car il se doutait bien qu'on allait aussitôt se mettre à sa poursuite. L'éléphant n'avait pas tort. L'alarme était donnée partout et l'ordre impérieux avait été lancé dans toutes les gendarmeries avoisinantes de s'emparer coûte que coûte du pachyderme malfaisant, et même de l'abattre s'il y avait lieu. Mais l'éléphant blanc était trop rapide et trop rusé pour ne pas passer à travers le réseau de la surveillance la plus rigoureuse. Il profita de la pénombre qui allait bientôt se dissiper pour gagner à toute vitesse un bois épais qui s'étendait à droite sur la grande route. Malgré les épines, malgré les ronces et les buissons, le pachyderme s'engouffra au plus épais de la forêt. Il marcha bien ainsi pendant 2 kilomètres. Soudain, il s'arrêta. Il avait atteint une clairière, espace assez peu considérable en vérité, où nul arbre, nul arbrisseau n'avait poussé; un épais tapis d'herbe couvrait le sol. L'éléphant vaincu par ses efforts, alla s'affaler jusqu'au milieu de ce carré verdoyant, et tout aussitôt, une immense fatigue, une lassitude intense vinrent engourdir ses membres rompus. Il fut immédiatement enseveli dans le sommeil le plus profond et il rêva. Les beaux rêves que peut faire un éléphant après une vie aussi riche en aventures que celle de Moumouth, l'éléphant blanc, le roi de la forêt vierge ! Quand donc pourrai-je vous les raconter ces rêves d'aventures ? En attendant, essayez d'en rêver !

Mais non, il ne rêvait pas ! Le carré d'herbe verte s'enfonçait lentement, lentement, et semblait se dérober sous sa masse pesante. D'un coup de reins, l'éléphant tenta de se mettre debout : impossible. La descente s'opérait trop vite; il lui fallut rester couché. Et alors, devant ce danger d'un nouveau genre, devant ce qu'il croyait être un enfoncement subit du sol, la pauvre bête se mit à pousser un barrissement de désespoir. Jappy et Ephraïm, à moitié endormis dans la panière, réveillés brusquement à ce cri, se sentirent saisis d'épouvante en voyant très distinctement (car le jour se levait) le carré d'ombre descendre comme en un profond puits tout noir. Où allaient-ils donc ? Ephraïm aimait l'aventure, mais celle-là lui paraissait tellement dangereuse qu'il perdit le contrôle de ses nerfs et se mit à sangloter bruyamment. Jappy, qui gardait impertur-

## MOTS CROISÉS



HORIZONTALEMENT

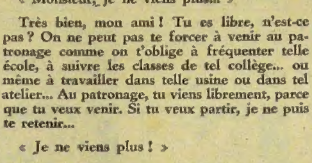
1. L'Eglise en célèbre la fête le 15 août. — 2. Arbrisseau à fleurs blanches. — 3. Démonstratif, seule, préfixe. — 4. Lettre grecque, conjonction, éclat de voix. — 5. Nativité du Christ, anagramme de école. — 6. Anciennement seigneur, depuis la préface jusqu'à la communion. — 7. Petite île, roi d'Israël. — 8. Diphtongue, extrémité supérieure du corps, article espagnol. — 9. Prénom masculin. — 10. Solde des soldats, canton de l'Orne.

VERTICALEMENT

1. Elévation miraculeuse de Jésus-Christ. — 2. Astre. — 3. Abréviation du calendrier, abréviation d'un moyen de transport rapide, préfixe. — 4. Métal, missive. — 5. Grimace, où le soleil se lève. — 6. Fête qui se célèbre cinquante jours après Pâques. — 7. Anagramme de net, note de musique, affluent du Danube. — 8. Fin de participe, dernier repas de Jésus-Christ avec ses apôtres, deux mêmes voyelles. — 9. Victoire de Bonaparte sur les Autrichiens. — 10. Qui appartiennent à une nation.



# Je ne viens plus...



« Si c'est comme ça, je ne viens plus... »

« Monsieur, je ne viens plus... »

Très bien, mon ami ! Tu es libre, n'est-ce pas ? On ne peut pas te forcer à venir au patronage comme on t'oblige à fréquenter telle école, à suivre les classes de tel collège... ou même à travailler dans telle usine ou dans tel atelier... Au patronage, tu viens librement, parce que tu veux venir. Si tu veux partir, je ne puis te retenir...

« Je ne viens plus ! »

C'est excessivement simple; je barre ton nom dans mon petit carnet bleu et je supprime ta fiche de mon tableau de contrôle.

Et sais-tu qu'en supprimant ta fiche je suis presque content ? J'ai l'impression d'effacer une vilaine tache en effaçant ton nom, le nom d'un lâche parmi les Cœurs Vaillants... le nom d'un déserteur parmi les volontaires...

Mais surtout, cher enfant, je suis triste, infiniment triste... triste à pleurer... à pleurer sur ton âme !

C'est qu'en supprimant ton nom sur mon tableau de contrôle, j'ai peur que le bon Dieu n'en fasse autant sur le sien... qu'il ne l'efface de son tableau des élus...

Oh ! non pas que partir du patronage, lâcher le patronage soit un gros péché... mais pour tous peut-être, pour beaucoup sûrement, c'est aller au-devant d'occasions dangereuses... Et puis, vois-tu, c'est la lâcheté du geste, surtout, qui m'inquiète... Il y avait sans doute un petit effort à fournir, un sacrifice à faire, une tentation à repousser — et tu capitules...

Tu trahis une cause chère à Jésus.
Tu t'éloignes de son prêtre !
Pour une bagatelle...
Ah ! tu ne viens plus ?
Pauvre petit !

Vieux Lapin.

## MOTS CROISÉS
### Solution du problème précédent



| | | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| ■ | ■ | ■ | T | E | L | ■ | ■ | ■ |
| ■ | E | L | I | S | I | O | N | ■ |
| ■ | C | A | R | ■ | B | R | A | ■ |
| A | H | ■ | L | ■ | R | ■ | V | U |
| M | A | ■ | E | ■ | A | ■ | I | N |
| I | L | ■ | M | ■ | M | ■ | R | E |
| ■ | A | B | O | ■ | O | D | E | ■ |
| ■ | S | E | N | O | N | E | S | ■ |
| ■ | ■ | ■ | T | O | T | ■ | ■ | ■ |

# Une corbeille de livres

Elle n'est pas très pleine aujourd'hui, la corbeille; je n'y ai mis que trois livres, mais ils sont de qualité.

Il faut suivre avec une attention et une sympathie particulières cette exquise collection de « L'Année en fêtes pour nos enfants », que dirige Mme Renée Zeller et que publie un de nos meilleurs éditeurs catholique, la maison Desclée, de Brouwer et Cie (le volume, cartonné, 10 fr.).

Les deux plus récents volumes sont consacrés à la Sainte Vierge. L'un, de Mme Jeanne Danemarie, est intitulé *Visitation;* le second, de M. Gaëtan Bernoville, *Le Rosaire.* Tous deux contiennent de jolies gravures enfantines; j'avoue, cependant, préférer celles du second à celles du premier.

Mme Jeanne Danemarie mêle le récit au dialogue et met en scène quelques beaux exemples de charité, qui rendent sa démonstration parfaitement compréhensible au jeune âge de son public.



M. Gaëtan Bernoville dédie son livre à ses neveux et nièces, qui ne sont plus que neuf, mais qui, avec le petit René disparu, feraient « la dizaine du chapelet ». N'est-ce pas touchant ?

On y voit une grand'mère raconter, expliquer à Marie-Rose, à Jacques et à Riquet « le mois du Rosaire, celui où la Vierge Marie est louée le plus abondamment, louée dans ses souffrances, dans ses joies et dans ses gloires ». Ainsi les mystères joyeux, les mystères douloureux et les mystères glorieux sont-ils mis tour à tour à la portée des intelligences comme les vôtres, par le talent d'un écrivain dont on n'est plus à compter les belles œuvres.

Quelques chapitres sur Lourdes et les principaux sanctuaires mariaux complètent cette étude à la fois charmante et émouvante, une des mieux réussies de la collection.

⁂

Dans un autre genre, la même librairie nous donne une vie de *Guy de Fontgalland,* par M. l'abbé Elie Maire.

Ce livre mérite de vous être signalé, parce que, sauf quelques expressions et quelques phrases un peu trop savantes, il est vraiment écrit pour les enfants; et aussi parce qu'il se présente sous une forme simple, gracieuse, agréablement illustrée, et qu'il renferme l'essentiel de son sujet.

Si vous ne la connaissez pas encore, apprenez l'histoire de Guy de Fontgalland. Si vous la connaissez, relisez-la. Elle montre que tous ceux qui sont destinés à devenir de petits anges ne sont pas parfaits sur la terre et que chacun a ses défauts. Mais elle montre aussi qu'il faut aimer Jésus, l'aimer avant tout et par-dessus tout, que cet amour si tendre peut vous conduire loin, et, grâce à Dieu, comme on l'a dit, qu' « il y a encore des saints parmi nos enfants ».

R. D.

bablement son sang-froid dans les circonstances les plus périlleuses, essaya de le consoler en lui léchant doucement la main, mais le garçon continua à pleurer. C'est que la descente devenait maintenant vertigineuse. Dans le trou noir où l'éléphant, le chien et le jeune garçon s'enfonçaient, on n'apercevait plus maintenant qu'en haut, tout à fait en haut, un petit carré de ciel. « Est-ce que, par hasard, nous descendrions dans les entrailles de la terre ? pensa Jappy; cela ne manquerait pas de charme. Nous irions faire connaissance avec des régions inconnues, et sans doute aurais-je le plaisir d'y rencontrer quelque gibier nouveau. » Que voulez-vous, Jappy était chien. Il pensait en chien et s'intéressait aux choses qui passionnent les chiens ! Raffolant des aventures, il ne lui déplaisait pas du tout de descendre dans ce puits noir. Quand cela s'arrêterait, on verrait bien où l'on arriverait. Jappy était ce qu'on appelle un philosophe, c'est-à-dire un monsieur qui attend les événements avant de se lamenter, et qui ne perd pas son sang-froid. Même, il était presque joyeux, et tandis que l'éléphant se plaignait lamentablement, le chien poussa deux ou trois aboiements sonores qui eurent pour effet de calmer et d'apaiser le jeune garçon.

D'ailleurs, on était arrivé à la fin de la descente. Une secousse brusque, et voilà que l'on part, mais cette fois, le carré d'herbe verte, au lieu de s'enfoncer, se trouvait entraîné horizontalement en plein dans le couloir obscur.

— Halte ! cria soudain une voix forte.

Aussitôt, le carré d'herbe s'immobilisa; une lumière éblouissante éclaira alors la scène : une salle spacieuse aux murs de marbre rose et rouge étincelant sous la clarté d'une profusion de lampes électriques. Aux quatre coins, immobiles, des hommes de haute taille, revêtus entièrement d'un costume de cuir, mais la figure recouverte d'un masque impénétrable, se tenaient un glaive nu à la main.

Aveuglé par la lumière éblouissante, péniblement l'éléphant s'était dressé et déjà son œil avait pu distinguer les hommes armés qui l'entouraient. Levant sa trompe, brandissant sa couleuvre, Moumouth se préparait à l'attaque, lorsque, à sa grande stupeur, un sifflement très doux, très prolongé vint le clouer sur place. Moumouth le connaissait, ce sifflement, mais comment, dans cette salle souterraine, pouvait-il se trouver un des hôtes de la forêt vierge qui connaissaient ce sifflement mystérieux par lequel les animaux sauvages étaient avertis qu'il n'y avait pas de danger et qu'on ne leur voulait pas de mal ?

Mais Moumouth ne s'attardait jamais à creuser les problèmes. D'ailleurs, il n'en eut pas le temps. L'homme le plus grand, celui qui se trouvait en face de lui, ayant fiché son glaive en terre, s'avançait vers lui d'un pas énergique et volontaire, élevait la main droite dans un commandement souverain d'autorité, mais aussi en un geste pacifique, et Moumouth abaissait sa trompe et sa couleuvre. Il avait compris qu'on ne lui voulait pas de mal. Paisiblement, il attendait ce qui allait se passer d'extraordinaire.

— Tout le monde autour de l'éléphant, commanda le chef, et surtout que personne ne le touche; ces bêtes-là sont souvent chatouilleuses et susceptibles; il faut bien se garder de l'irriter. Y a-t-il quelqu'un parmi vous qui soit capable de faire s'agenouiller le pachyderme pour que l'enfant et le chien puissent sortir du fond de leur panière ?

— Moi, chef, fit un des hommes masqués, et de ses lèvres s'échappa un sifflement encore plus doux que celui qui avait surpris et calmé Moumouth. Alors, on vit l'éléphant blanc plier lentement les genoux : Ephraïm et Jappy purent sauter sur le sol.

— D'où viens-tu ? prononça le chef, en s'adressant au jeune garçon.

Pas de réponse.

— Serais-tu muet, par hasard ?

Aucune réponse encore, mais un geste de l'enfant signifia qu'il ne comprenait pas.

— Fritz, parle-lui allemand, peut-être cet enfant vient-il des pays au delà du Rhin.

*(A suivre.)*

# Le Courrier de Jacques Cœur

A mes chers Cœurs Vaillants,

Elle est vraiment attachante notre grande famille « Cœurs Vaillants ». Lisons ensemble, voulez-vous, un passage de la lettre que m'envoie mon ami Jean RUCHE, de Bayon, avec son renouvellement d'abonnement :

*Nous sommes tous heureux de voir arriver le journal et tous à la maison, nous le regardons et le lisons avec plaisir ; mon papa qui, en rentrant, le mardi à midi, demande si le journal est là ; la maman qui le lit si elle a une minute ; moi qui ai dix ans aujourd'hui ; mon frère qui a neuf ans, et même ma petite sœur de trois ans, qui s'amuse à regarder les images et parle de Jim Boum comme une grande ; et même la petite Cécile qui a un an ! Quand elle peut l'attraper, elle le froisse et si on ne le lui retirait pas, elle le déchirerait.*

*Nous ne nous trouvons pas assez adroits pour faire les concours, mais probablement que celui de l'Imitation du Petit Jésus nous allons pouvoir le faire.*

*Maman nous recommande de bien lire « Cœurs-Vaillants » et d'en suivre les bons conseils, mais nous sommes très turbulents et c'est difficile de toujours être sages.*

*Nous faisons de la propagande auprès de nos petits camarades, mais ils ont bien du mal à se décider, ou plutôt leurs parents...*

Sans doute cette lettre est prise entre cent autres qui lui ressemblent et dont la lecture nous est si douce. J'ai voulu la recopier pour que vous jouissiez comme moi du joli tableau familial qu'elle évoque. Merci, petit Jean, pour votre sincérité et votre fidélité. Partagez avec votre famille mes meilleures amitiés.

♣

J. P. DELLEMY, à SOHE-LE-CHATEAU. — Parfaite votre réponse à notre petit casse-tête ; malheureusement, nous ne récompensons pas ces travaux-là.

♣

COLIBRI. — Votre désir me touche infiniment ; peut-être me sera-t-il possible de vous satisfaire un de ces jours. J'y songerai...

Mais certainement, on peut faire partie de l'armée avant l'époque du service militaire ; il suffit de devancer l'appel. On peut s'engager dès l'âge de dix-huit ans. Cordialement.

♣

EPI D'OR. — Félicitations pour ce bon classement et la récompense à laquelle il vous donne droit. Je fais des vœux pour le succès de votre propagande. Tenez-moi au courant. Je suis heureux de pouvoir satisfaire votre demande concernant l'échange de vignettes. Partagez avec *Aimant l'étude* et *Future directrice*, mes vives amitiés.

♣

ROGER REURRIER, à SAUMUR. — Une réponse de vous au concours des Evangiles a été mise aux oubliettes, parce que non conforme aux conditions d'envoi indiquées au journal. Attention pour une autre fois !

♣

FIER MARSEILLAIS. — En vous remerciant de votre bonne lettre, je veux, tout d'abord, vous dire que je prends une grande part à votre récent deuil, et que je ne manquerai pas de prier pour le cher papa qui, trop tôt, vous a été enlevé.

Je penserai aussi à votre avenir ; mon petit doigt m'a fait certaines confidences qui me rendent encore plus cher le petit Henri. Ah ! je suis bien sûr que, le moment venu, le bon Jésus arrangera toutes choses ; nous allons le lui demander, n'est-ce pas ?...

Bon courage pour vos nouvelles études ; il nous sera agréable de récompenser vos places de premier. J'ai bien reçu les cinq abonnements promis et vous suis reconnaissant de votre propagande, comme aussi des timbres acquittant les frais d'envoi du joli ballon. Très affectueusement.

♣

François FRANCART, à NEUILLY. — Désolé de ne pouvoir vous donner satisfaction pour le bon-prime, voyez ce qui vous est dit à *La tribune des étourneaux* ; cependant, rien ne peut m'empêcher de vous féliciter pour vos bonnes places : vous êtes vraiment un très bon élève. Quel dommage que notre budget qui, contrairement au caoutchouc, n'est pas extensible, nous oblige à ne récompenser que les « grands premiers » !

♣

André DAUVERGNE, à CERGY. — J'espère que votre boîte d'aquarelle est arrivée à temps pour vos étrennes ? L'avez-vous déjà mise à mal ? Que de jolies choses vous avez dû faire avec de si précieux matériaux ! Bon courage.

SANS SOUCI, MAIS BON CŒUR. — Ce qui précède est également pour vous, cher Sans-Souci. Merci de vos aimables vœux qui m'ont bien touché.

♣

L. GUEROUT, au HAVRE. — Impossible de vous donner le prix de notre insigne, celui-ci n'étant pas encore établi, malgré des projets bien tentants pourtant. Ah ! si ça ne dépendait que de moi...

♣

François BODSON. — Encore un gagnant ! Tous nos lecteurs, décidément, sont des « forts en Evangile ». Re...compliments et bien à vous. (Je vous donne ma parole que j'ai écrit votre nom patronymique avec un « B » ; si le typo y met un « R », c'est à lui qu'iront vos reproches). Nous allons répondre à la lettre de votre maman.

♣

Jean, Paul, Bernard, Marie-Ange et Maurice RIDEREAU. — Grand merci de vos vœux. Le dernier me souhaitant « beaucoup de nouveaux abonnés pour 1933 » sera exaucé, je crois, car notre famille augmente sensiblement. Ah ! mes vrais amis ne restent pas les deux pieds dans le même sabot ! ils se remuent ferme, et le résultat ne se fait pas attendre.

♣

RIEUSE. — Toujours active et généreuse, alors ? Continuez, mon enfant, c'est la meilleure recette de bonheur, voyez-vous. Moi aussi, j'aime la neige... mais sur les gravures, parce qu'à Paris, le blanc devient noir en un rien de temps... et c'est très désagréable.

♣

ECOLIER STUDIEUX. — Impossible de reproduire votre récit, car il ne possède pas la forme littéraire voulue ; mais, personnellement, il m'a fort diverti. Applaudissements.

♣

JEAN et A. M. PAILLET. — Vous êtes gentils, tous deux, de ne pas m'oublier dans vos prières ; je vous suis bien reconnaissant.

■ ★ ■

## ENTRE CŒURS VAILLANTS

Jean PILOT, 2, rue Charles-V, à Paris (4e), voudrait échanger des vignettes Nestlé, Peter, Cailler, Kohler avec des C. V. ayant même désir. Lui écrire.

■ ★ ■

## LA TRIBUNE DES ETOURNEAUX

Nos compliments à : Roland FLANDROIS (La Flèche) ; Joseph PONZETTI (Monaco) ; Joseph DI GUARDIA (Nice) ; pour leurs succès scolaires. Mais qu'ils veuillent bien compléter leur adresse par l'indication de la rue, afin que nous puissions leur envoyer leurs bons-primes.

♣

Nos jeunes amis : Philippe SENLECQ (Hesdin) ; François FRANCART (Neuilly) ; Georges DUMAREST (Grenoble) ; Marcel MOSSER (Hachy) sont informés que seuls les premiers du classement général du mois ou du trimestre ont droit à être récompensés. Tous nos regrets de ne pouvoir faire mieux, malgré vos si bonnes notes, mes chers enfants.

♣

Marcel BURGAUD (Bonny) ; Albert MOINE (Auzilly) ; Honoré RIPOCHE (Saint-Macaire-en-Mauges) ; Emile VAN MULLEN (Marquette-lez-Lille) ; Paul HAZEBROUCQ (Bondues-Fayelle), ont envoyé leur concours trop tôt, sans avoir attendu nos derniers avis, ce qui fait qu'ils n'ont pu s'y conformer et qu'il nous a été impossible de tenir compte de leur envoi.

Jacques Cœur.

# LE TUEUR DE FAUVES



— Moi, mon cher, j'ai le même jour mis à mort un lion et une superbe panthère.

— Peste ! vous êtes adroit !

— ...Pas du tout.

— Je fus simplement, heureusement servi par la chance.

Employé dans une factorerie en Afrique Equatoriale, mon directeur me confia, un jour, une périlleuse mission.



Il s'agissait de porter à un client un litre de chloroforme et une grosse fiole de nitroglycérine. Ce dernier produit, explosif, est très dangereux.



Bon ! me voici parti. Il faisait un soleil tropical, comme de juste.

Accablé de chaleur, je m'assis à l'ombre d'un baobab, pour me reposer.



Tout à coup, j'entends un rugissement : c'était un lion !

De surprise, j'en laisse tomber mon litre de chloroforme.



Mon lion se précipite, il flaire le chloroforme répandu à terre, y goûte, et s'endort immédiatement.

— Sauvé ! m'écriai-je.



Pas le moins du monde ! Autre rugissement et une énorme panthère s'avance menaçante.

Que fis-je ?

Sans hésiter, comme



elle ouvrait la gueule, j'y enfonçai la fiole de nitroglycérine qu'elle avala goulûment.

Et pan ! un bon coup de pied dans les côtes de



l'animal et une formidable explosion se produisit tuant du même coup et la panthère et le lion. C'est la plus belle chasse dont je me souvienne.

# Cherchez...

### Devinette

On m'ôte une lettre, on m'ôte deux lettres, on m'ôte trois lettres, on m'ôte toutes mes lettres, et je reste toujours le même. Qui suis-je ?

◆ ◆

### Enigme

Je n'ai pour atelier qu'une noire prison,
Je reviens chaque année en certaine [saison.
Je ne puis pas voler ainsi que l'hiron- [delle,
Et bien des fois pourtant, au haut d'une [maison,
On m'entend moduler une chanson comme [elle.

◆ ◆

### Mots en triangle

X X X X X X
X X X X X
X X X X
X X X
X X
X

Dans les caveaux du Panthéon — sentiment du cœur — au moulin — dans les airs — conjonction — consonne.

◆ ◆

### Charades

Où disparaît la terre,
Commence mon premier.
Un prêtre, sans mystère,
Habite mon dernier,
Pour peser l'atmosphère,
Employez mon entier.

★

Mon premier est une exclamation.
Mon deuxième est une servante.
Mon troisième dit le contraire de la vérité.
Mon tout est ce que doit renouveler
Chaque année un fidèle « Cœur-Vaillant ».

*Envoi de Gaston Parisse,*
à Essonnes (S.-et-O.).

◆ ◆

### Métagramme

Changez ma tête et trois fois, à la file,
J'offre un fauteuil, une embûche, une ville.

Le gérant : NEGUIN.

Imp. Commerciale (H. Poirier, imp.), 5, rue Lamartine, Paris (9e).

# LE COIN DU BRICOLEUR

### Comment faire un beau bateau

Voici une recette bien facile pour confectionner un beau petit bateau à la manière des pêcheurs.

Pour qu'un petit bateau tienne bien sur l'eau, il faut avant tout que la quille soit lourde et allongée.

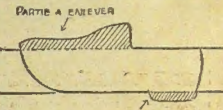
Je suis bien certain que personne ne se doute de la façon toute pittoresque de cette construction.

Vous donnez d'avance votre langue au chat.

Que faut-il pour édifier la partie principale, autrement dit la coque du bateau... rien de plus qu'un vieux sabot hors d'usage.

Tout le secret est dans ce sabot.

Enlevez du sabot la partie dépassante du haut. A l'aide d'un bon canif, égalisez bien les contours de telle façon que partout il y ait le même




niveau. Vous ferez disparaître également le talon. (Figure 1.)

Déjà, le sabot devient petite barque.

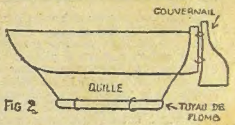
Tout le travail n'est pas terminé, évidemment, mais le principal est achevé. Recouvrez maintenant le creux intérieur par une planchette bien ajustée et prenant la forme du contour du sabot.

Une partie longue, de toute la dimension du sabot, sera clouée à la base. A cette partie, vers le bas, fixez un morceau de tuyau de plomb ou autre à l'aide de fil de fer.

La quille, ainsi, est terminée. (Figure 2.)

Il reste le gouvernail que vous pouvez ajuster selon la vignette.

Et, lorsque vous aurez fini ce pe-




tit travail, mes chers Cœurs Vaillants, il restera la mâture et les voiles, ainsi que les cordages.

Comme je ne veux pas vous donner toutes les explications maintenant de crainte d'embrouiller l'exécution du petit bateau, bientôt, je vous donnerai toutes les explications nécessaires à ce sujet.

Mais commencez dès maintenant, vous verrez comme c'est facile !

Le vaillant bricoleur.

### *Solution du problème paru dans le numéro 8*

Papa avait placé les pièces en croix sur la table en en posant trois l'une sur l'autre au centre et les quatre autres autour.

De sorte qu'en comptant chaque colonne ainsi formée, Toto trouvait, forcément, cinq pièces dans l'une et cinq pièces dans l'autre, ce qui faisait bien dix au total... et pourtant il n'y avait que sept pièces au total.

### Encore un petit problème

Toto, vexé de l'échec que papa lui a fait subir, a cherché le moyen de s'assurer la victoire dans un nouveau combat.

Il est venu ce matin, trouver papa dans son bureau et lui a tenu ce langage :

« Papa, l'autre jour, tu m'as fait compter dix pièces de deux sous alors qu'il n'y en avait que sept ; aujourd'hui, je t'offre une pièce de dix sous si tu peux arriver à écrire 10 avec trois fois le chiffre 9. »

Papa cherche, faites comme lui !

Jap.